

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 706.—SAMEDI, 13 NOVEMBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 13 NOVEMBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—L'ivrogne, par Alexandre Frigon.—Nos morts.—Discrétion, par Molière.—Poésie : Simples choses : La guirlande, par Jules Lanos.—Nouvelle : La peur, par Armand Dayot.—Novembre, par Madeleine.—Ses yeux, par Rosine.—Retour de la cueillette.—L'art culinaire.—Poésie : Chant : L'épée de Lévis, par Emery Desroches.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Description de nos gravures, par F. Picard.—Evocation, par Fauvette.—Légendes Hongroises : le cheval et l'âne, par E. Horn.—Poésie : Le mois des morts, par Oswald Mayrand.—Un grand dîner, par Chs Foley.—La mode.—Théâtres.—Nos primes.—Un chien rusé et le loup affamé.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux gosses.

GRAVURES : Beaux-Arts : Le journal favori.—Le retour de la cueillette.—Montréal ; Vue d'une partie de la Place Jacques-Cartier.—Montréal : Le monument Macdonald et la Young Men's Christian Association.—En route pour le Klondyke : Un passage difficile ; La piste à travers la vallée de Dyea ; A l'entrée de la passe Chilkoot ; Halte de mineurs au sommet de la passe Chilkoot.—Gravures de mode.—Devinette.—Gravure du feuilleton, etc.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

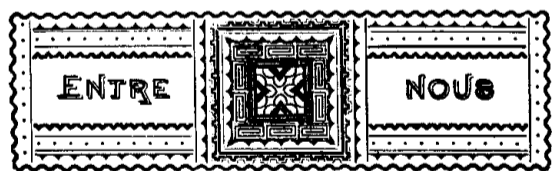
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il y a de cela quelque douze ans, et les membres du Barreau de Montréal en ont gardé le souvenir. Provencher, de spirituelle mémoire, reçut un beau matin, de la Cour du Recorder, une sommation lui enjoignant de comparaître devant le dit tribunal, pour y répondre à l'accusation : "d'avoir laissé se former de la glace sur le toit de la maison qu'il habitait, le ... du mois de ... etc."

Le délit constituait une offense peu grave, évidemment, mais ce qui l'était bien davantage, c'était le fait de trainer Provencher devant une cour de justice.

La sommation délivrée à deux heures de l'après-midi, la chose fut connue dans tout Montréal—c'est-à-dire depuis l'Hôtel-de-Ville jusqu'à la rue McGill, comprenant les rues Notre-Dame, St-Jacques, St-François-Xavier et Place-d'Armes—à deux heures dix au plus tard.

L'émoi fut grand dans le monde où l'on ne s'ennuie pas, dans le monde du journalisme et de la bazoche : car Provencher était avocat et journaliste, et, d'un

commun accord, le Barreau et les journaux prirent la résolution de défendre l'accusé *unquibus et rostro* devant toutes les cours du monde.

Et le jour du procès arriva !

C'était une de ces belles matinées de printemps, alors que les érables pleurent du sucre, que la boue des rues macule les pantalons des marche-à-pied, et que les démenageurs disloquent nos meubles.

Le soleil était radieux. Sa Majesté la Reine Victoria allait fêter son soixante septième anniversaire et la Cour du Recorder était pleine à déborder.

Tout Montréal qui pense, parle ou écrit était là pour voir juger Provencher.

** L'inculpé était présent, calme, grave, préoccupé, songeur, narquois peut-être aussi, mais à coup sûr très digne dans sa situation d'accusé, appelé à répondre devant la justice de son pays d'une infraction à la loi municipale.

A l'appel de la cause un avocat se leva et informa la Cour qu'il représentait l'accusé et que son client plaidait non-coupable.

Et aussitôt, vingt-deux avocats se levèrent, saluèrent Son Honneur le Recorder et informèrent la Cour que tous—les vingt-deux—étaient conseils en cette cause.

Le Recorder, M. de Montigny, qui a plus d'esprit dans son petit doigt que cent vingt-sept juges de paix dans tout leur corps, sourit, comprenant qu'on allait assister à une cause célèbre.

Elle le devint, en effet, mais il me faut abrégier car ceci n'est que le prologue d'une autre affaire.

Le policeman—principal témoin—fut appelé et rendit son témoignage. C'était une histoire de policeman. Il était passé rue Lagauchetière, No 3, 4, 5, comme disait Provencher, avait vu de la glace sur le toit de la maison, avait sonné, demandé le nom et la profession de l'occupant :

—M. Provencher.

—C'que fait vot'maitre ?

—Fait rien. Ecrit tout le temps.

Mauvais renseignement, comme vous voyez, mais le juge avait compris.

Quand vint la contre preuve, Mtre Bouthillier demanda à brûle-pourpoint à l'homme aux boutons jaunes, comme disait H. Berthelot :

—Quel est l'angle de déclivité du toit ?

Epatement du policeman qui fait répéter deux ou trois fois la question et finit par dire, tout ahuri :

—Votre Honneur, je demande la protection de la Cour.

Les vingt-deux conseils en cette cause, firent chacun deux questions au témoin, qui s'épongeait le front, en se demandant ce qu'il était allé faire en cette galère.

Bref, la Cour décida qu'elle irait elle-même visiter les lieux—sans calembour—et l'avocat de la cause et les vingt-deux conseils demandèrent la permission d'accompagner l'honorable juge.

Onques on n'ouït parler du jugement.

Et le policeman, témoin épouvanté, jura de ne jamais prendre d'action contre un journaliste.

** Montréal n'a pas la spécialité des causes extrahilarantes.

Québec, vieille capitale de la province, devait avoir la sienne. Elle a eu la cause du chien.

Le 26 du mois dernier, quinze avocats banquetèrent à la Canardièrre, près Québec, invités qu'ils étaient par M. A. Turcotte, propriétaire d'un chien malfaisant et qu'il disait persécuté—peut-être pour ses opinions politiques.

Voici le menu du banquet. Je commence par la fin, mais c'est le plus intéressant :

Banquet offert par M. A. Turcotte à MM. F.-X. Lemieux, C.R., bâtonnier général, et Belleau, C.R., avocats et défenseurs de son fidèle chien "Jack."

POTAGE

But the poor dog, in life firmest friend
The first to welcome, foremost, to defend,
Whose honest heart is still master's own,
Who labours fights, lives, breathes for him alone.

Unhonoured falls, unnoticed all his worth,
Denied in heaven the soul he held on earth :
While man, vain insect ! hopes to be forgiven
And claims himself a sole exclusive heaven.

LORD BYRON.

Huitres sur écailles,

Tortue à l'anglaise.

Eperlan au gratin,
Côtelettes d'agneau aux petits pois verts.

Petit Jean :

... Tout est perdu... Citron,
Votre chien... vient là-bas de manger un chapon,
Rien n'est sûr devant lui ; ce qu'il trouve il l'emporte.

LES PLAIDEURS.

Filet de bœuf piqué aux champignons,

Dindon bouilli, sauce aux huitres.

Dandin :

... Je prétends
Qu'Aristote (Taylor) n'a point d'autorité céans.
Au fait...

LES PLAIDEURS.

Mayonnaise à la laitue,

Canard noir,

Omelette au rhum.

L'Intimé :

Et quand il serait vrai que Citron ma partie
Aurait mangé, messieurs, le tout ou bien partie
Du dit chapon : qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma partie a-t-elle été réprimandée ?
Par qui votre maison a-t-elle été gardée ?
Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron ?
Témoins trois procureurs, dont icelui Citron
A déchiré la robe. On en verra les pièces
Pour nous justifier voulez-vous d'autres pièces ?

LES PLAIDEURS.

Charlotte russe,

Gelée au vin,

Fruits.

Ce que l'on a ri, ce qu'il s'est dépensé d'esprit, est chose incroyable.

** L'origine du procès était bien simple : Jack, le fidèle Jack est, somme toute, un misérable qui saute aux chausses des passants et ne se contente pas toujours de déchirer les pantalons, mais s'aventure quelque fois à mordre les mollets des citoyens.

C'est justement ce qu'il avait fait.

Le mordu n'était pas très content des manières de Jack—qui a comme on le sait, très peu de notions des usages du monde comme il faut—intenta une action au propriétaire du chien qui plaida "non coupable." (Le propriétaire, pas le chien).

Mais, c'est ici que la question se corse ; car le dit propriétaire étant avocat, appela à la rescousse toute la gent enrobée et le procès eut lieu.

Quel procès, ô mon Dieu ! Onques ne vit Thémis, tant de questions étranges posées par les avocats en son temple officiel !

—Témoin, vous avez prêté serment sur les Saints Evangiles de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, en cette cause. Sur le serment que vous venez de faire, pouvez-vous jurer que le chien du défendeur a agi avec préméditation ?

Cette question fut posée à plusieurs témoins.

La plupart répondirent par un haussement d'épaules significatif, mais l'un d'eux, un cocher, s'exprima à peu près en ces termes :

—J'peux pas jurer que le chien, en sortant de chez son maître, avait de mauvaises intentions, mais, ben sûr, qu'il avait pas de bons desseins.

Epatement de la Cour, des avocats, du public, etc. Autre témoin ! Pas sot celui-là, tant s'en faut.

—Monsieur, veuillez dire à la Cour qui vous êtes et ce que vous faites ?

—Voulez-vous tout savoir ?

—Oui, tout.

—Mon nom est Léonce Pierre, je suis né à Sainte-Appolline, le 5 mai 1852, de parents pauvres, mais honnêtes, à quatre heures du matin. J'ai été baptisé un mois après, parce que les chemins étaient trop mauvais pour me mener à l'église. Je suis employé du gouvernement fédéral, bon employé, je fais même trop de zèle, je reste au bureau plus longtemps que je ne devrais le faire. Je suis sobre comme un Polonais et mon salaire est insaisissable.

C'était clair comme le jour, mais Léonce ne savait rien de l'affaire, ni du chien.

Les témoins défilèrent les uns après les autres, les avocats les interrogèrent et presque tous affirmèrent que le chien, étant un chien d'avocat (pas de jeu de mots, s'il vous plaît), devait être un brave homme de chien.

—Il était muselé, dit l'avocat.

—N'empêche, répliqua Léonce Pierre, que je l'ai vu manger une pomme, malgré sa muselière et je crois que ce n'est pas l'habitude des chiens bien muselés.

—Jack est un bon chien, dit le défendeur, il m'a sauvé la vie.

—Il aurait bien dû ne pas attenter à la mienne, répondit le plaignant.

Bref, l'affaire tournant en queue de poisson, comme on dit au faubourg Saint-Germain, le demandeur en homme d'esprit—c'est un de mes amis—se contenta de la promesse faite par le défendeur de garder son chien chez lui et de payer les frais.

Et le procès finit par un banquet.

*** Cependant, comme toute aventure, voire même tout procès, comporte une morale, il me faut bien en donner une.

Et la voici :

Mes amis, si jamais un chien vous attaque, ce chien eut-il même sauvé la vie de son maître, tapez dessus, mais tapez ferme, tuez-le au besoin, car chien d'habitant, chien de notaire, chien de médecin, chien de ministre, chien d'avocat, il n'est pire chien que celui qui nous mord,—à part, peut-être un autre animal, intelligent, il faut bien le reconnaître, mais qui coûte plus cher, l'avocat du chien.

Tout ceci pensé, dit et écrit sans la moindre envie de vouloir nuire au Barreau dont je fus, du reste, un membre des plus obscurs, parce que, peut-être, il fait rarement clair dans le temple de la dite Thémis, dont je vous ai parlé plus haut.

*** J'aurais voulu vous dire aujourd'hui des choses spirituelles, mais, malheureusement, je ne suis pas en veine, les jours sont gris, le ciel est terne, un ciel d'automne qui prête à de tristes pensées, car c'est l'avant-coureur de l'hiver, de cet hiver qui tue les papillons et chasse les oiseaux de nos bois.

L'hiver ! quel triste mot ! Il me semble parfois que, la première neige arrivant, jamais plus les feuilles ne reviendront, ni les fleurs n'ouvriront leurs corolles parfumées, mais mon tout-puissant homonyme me ramène à la raison et me fait encore espérer un printemps ensoleillé en rêves d'avenir.

Car, si vieux que l'on soit, on croit, on espère toujours, on espère en des jours meilleurs, au bonheur de ceux qui nous entourent et qui nous aiment.

Et puis, je me dis aussi que je suis de la race des forts, des vaillants qui ne regrettent rien du passé, tout en l'aimant, et qui aiment l'avenir parce qu'il représente la jeunesse, la force et le progrès.

*** Prêtez-vous parfois l'oreille aux conversations des cochers, quand ils devisent entre eux, en attendant des voyageurs ?

Je sais parfaitement que la plupart du temps ils disent plus de bien de leurs chevaux que de leurs clients, mais, parfois, on entend de bien bons mots.

L'autre jour, en sortant du bureau, passant devant la station des cochers du Parlement à Québec, je surpris le dialogue suivant :

—Dire que ça marche, ça ne marche pas !

—Ça marche même trop.

—Comment ça ?

—Ben, oui ! Du temps de Mercier, les cochers gagnaient leur vie ; plus tard, avec Boucherville, Taillon et Flynn, (ces cochers ont l'horreur du qualificatif *Honorable*), ça allait encore un peu, mais maintenant, tu vois, les ministres, les employés, tout le parlement va à pied.

—Que veux-tu, ça fait des économies, ça marche tout le temps !

—Oui, c'est un vrai gouvernement *Marchant* !!!

Qu'on ne vienne pas m'accuser de faire de la politique par exemple, ce serait idiot ; mais, n'est-ce pas que le mot du cocher n'est pas mauvais ?

Jean Sedeur

L'IVROGNE

Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Que la vie
Est folie ;
Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Qu'on marque le souci.

Ce refrain, échos sous le plafond d'une salle d'auberge, dans la puanteur lourde des liqueurs et des pipes, tonnait au-dessus des hoquets et des coups frappés sur les tables avec des jurons.

Empressé, le garçon allait de l'un à l'autre, versant l'eau maudite et récoltant les gros sous péniblement amassés dans le labeur de la glèbe ou de l'atelier.

C'était là, au club, comme ils disaient, que se rassemblaient chaque soir les mauvais sujets, les faïnésants, pour boire et donner libre cours à leurs grossières idées sur les taxes, la dîme, la richesse des uns, la pauvreté des autres.

Et pendant qu'on s'échauffait ainsi dans les vapeurs de l'ivresse, braillant et dépensant, que d'être sous le chaume souffraient et avaient faim !

L'un, surtout, dont le visage bestial disait assez les ravages de l'ivrognerie, chantait à tue-tête et payait sans compter.

Naguères, Michel passait dans le village pour le plus honnête, le meilleur et le plus travailleur des gars, et comme tel gagnait un bon salaire. Aussi, n'eut-il aucune difficulté pour obtenir celle que voulait son cœur. Qui n'eût envié un tel gendre ? N'était-il pas le modèle du village, ne le citait-on pas aux jeunes turbulentes ou paresseuses ?

Un à un, les jours s'écoulèrent, heureux comme sans inquiétude, et ça faisait envie de voir, aux jours de repos, le jeune homme, Jeanne et petit Jean, leur garçonnet, se rendant aux offices, ou s'écartant au retour dans les grands champs.

Les vieux ne dédaignent pas de venir causer de ci de ça dans la maisonnette pimpante, sous sa robe de lierre, où les visages étaient si francs, les cœurs si généreux.

Hélas ! ce bonheur ne devait pas durer.

Un jour, un monsieur arriva de la ville, un de ces pantins d'élection qui font métier d'acheter les âmes.

Bien mis, chapeau de soie, et parlant comme un livre, le trop raif Michel crut voir en lui un haut personnage et lia conversation.

Il se laissa prendre aux phrases emmiellées du beau monsieur et se crut son ami.

Puis, comme il ne convenait pas de se séparer sans se faire des politesses, Michel n'osa pas refuser un " verre " poliment offert. Complètement ensorcelé, il rendit la politesse au monsieur qui, s'il parlait bien, n'en buvait pas moins bien. Bref, quand on se sépara, le pauvre jeune homme était pas mal émêché.

En rentrant chez lui, il renversa une lampe et eut une crise d'humeur.

Ce fut le premier nuage sur le ciel de ce ménage si gai jusqu'à présent.

Le lendemain, Michel vit que sa femme avait pleuré et Jean paraissait craintif.

Il eut honte et n'osa demander pardon.

Ah ! combien de Judas ont reculé devant ce pardon si doux et se sont abandonnés au désespoir !

Toutefois, il était contrit et se promettait bien de ne plus approcher de ses lèvres la boisson infernale.

Trop tard ! il se sentait inévitablement attiré vers l'auberge ; il voyait l'abîme, le malheureux, mais le vertige le tenait, il n'avait déjà plus la force de résister.

Trois ans passèrent, trois ans de misères, de privations.

Jean tomba malade et mourut faute de soins, car il ne fallait pas songer au docteur ; il n'y avait plus d'argent à la maison.

Le peu que l'homme gagnait dans ses courses allait grossir la recette du cabaretier.

De sanguin et robuste qu'il était, Michel n'était plus qu'une ombre, à la démarche nonchalante et à la physiologie bestiale d'alcoolisé.

On avait vendu la maisonnette habillée de lierre pour une vieille mesure ouverte à tous les vents, et où personne ne venait plus, sinon le curé, pour consoler et soutenir la pauvre femme.

Car tenter de ramener au droit chemin la brebis égarée, il n'y fallait plus songer, tant la boisson lui avait noyé le cœur. De même qu'il ne connaissait plus l'affection, ce doux sentiment d'aimer, il avait perdu la foi ou plutôt la notion de la foi. Il en était venu à faire écho aux blasphèmes des autres.

D'abord, il avait baissé la tête aux remontrances du curé, puis il s'enhardit jusqu'à faire des scènes. C'était un vrai scandale.

La pauvre femme qui, au milieu de cet enfer, sans cesse priait, se raccrochait à la vie du peu de force qui lui restait.

Ce soir-là, la femme était à jeun depuis la veille ; elle chancelait sur sa chaise. Ses doigts ne pouvaient plus conduire l'aiguille, ses yeux ne pouvaient plus pleurer...

Soudain une voix rauque s'engouffra dans la mesure sur une bouffée de vent :

Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Que la vie...

La porte s'ouvrit par un coup de pied, et l'ivrogne trébuchant, tomba lourdement sur le seuil.

Mon Dieu ! gémit la femme.

Elle se traîna jusqu'à lui et tenta de le relever, mais vainement, ses forces la trahirent, elle défailloit et tomba près de l'ivrogne.

Le lendemain, un villageois trouva deux corps morts ; l'homme la bouche pleine de boue, et crispant de ses longs doigts osseux la gorge de sa femme dans un dernier effort pour se relever.

ALEXANDRE FRIGON.

NOS MORTS

Sous la terre dévorante, il y a bien des morts que vous avez connus, avec qui vous avez vécu.

Ces immobiles, ces silencieux, vous les avez vus pleins de vie, de force, d'entrain. Avec eux peut-être, dans la fraîcheur et la mélodie du matin, vous avez gravi la riante colline.

Par les chemins verts, ensoleillés du printemps, vous les avez peut-être rencontrés ; vous avez échangé des serments d'amour sur la voie où nul ne repasse ; à leurs côtés, vous avez peut-être marché longtemps.

Comme vous, ils se prenaient aux mirages ; ils poursuivaient les ombres d'amour, les ombres de bonheur ! Comme vous, ils voulaient briller, s'élever, s'enrichir ! Comme vous, ils oubliaient la mort !

Ils vous entretenaient de leurs projets d'avenir. Tout à coup, ils se sont arrêtés pour se coucher dans la fosse. Sous l'herbe flétrie, entre les planches encore intactes du cercueil, il y en a dont peut-être vous reconnaîtriez encore le visage. Ah ! priez pour eux, ne laissez pas leur souvenir s'effacer de votre cœur.

DISCRÉTION

Ne vous laissez jamais aller au bavardage, Ne parlez qu'à propos : quand on parle toujours, On ennue, on déplaît, et, dans son verbiage, Pour un mot raisonnable on tient cent sot discours.

MOLIÈRE.

SIMPLES CHOSES

LA GUIRLANDE

*Tu fus longtemps pour moi
La divinité sainte
Qui nous cause un émoi
Et d'amour et de crainte.*

*Je n'osais donc t'offrir
Que mon hommage occulte.
Mais, c'est cent fois souffrir
Qu'adorer d'un tel culte !*

*Afin de t'approcher,
Je fis une guirlande
De mousse du rocher,
Et de fleurs de la lande.*

*J'y mis la blanche fleur
Des pommes parfumées,
Pour dire la pâleur
De tes mains bien aimées ;*

*Et la reine des prés,
Comme toi, fleur sauvage ;
Et les nards diaprés
Qui poussent au rivage.*

*Je cueillis, en passant
Au travers de la plaine,
Un bouton rougeissant,
Un pied de marjolaine,*

*Des genêts chevelus
Où le zéphyr se joue,
Et deux pêches, en plus,
Douce comme ta joue.*

*Ainsi donc, j'exprimais,
Sans geste et sans parole,
Ce que dans toi j'aimais,
O femme, mon idole !*

*Car, j'aimais follement,
Quoique d'un cœur timide,
Ton visage charmant,
Ton œil bleu tout humide.*

*Un jour que je t'épiais,
Te croyant sympathique,
J'osai mettre à tes pieds
Ma guirlande rustique.*

*Tu la pris gravement
Attendant que j'explique.
Hélas ! dans mon tourment
J'oubliai ma supplique.*

*Mais, tu vins jusqu'à moi,
Que reprenait la crainte,
Et me dis sans émoi,
Offerte à mon étreinte :*

*" Pourquoi ce tremblement ?
" Vous m'aimez, je devine,
" Allez-y simplement,
" Je ne suis point divine."*



LA PEUR

Très bravement, je plongeai mes regards dans la petite fontaine de Coatnoz, ouverte sous le ciel bleu comme l'œil bleu de la terre. Mais je ne vis qu'une grosse grenouille verte singulièrement acrobatique, de longues herbes fines et délicates que le battement régulier de la source faisait doucement onduler, et mon image qui ne m'inspira aucune folle passion, aucune velléité chimérique... Rien de plus.

Alors tous les détails du récit de Job Cadic me revinrent à l'esprit avec une obsédante précision.

* *

Tout d'abord que je vous présente mon ami Job.

Je le connus au mois de septembre dernier, alors que, rôdeur des landes et des grèves, libre de moi, je fuyais le snob et cherchais le rustre.

Job m'apparut un beau matin, au détour d'un sentier de douaniers, sur la falaise, colossal sous son tricot bleu qui moulait son torse d'hercule. Il portait son bras droit en écharpe.

— Qui t'a arrangé comme ça ? lui dis-je.

— Qui ? personne, foi de Dieu, me répondit-il en faisant rouler ses épaules d'un air menaçant. Cela m'est arrivé en tombant dans la cale, le jour même du départ pour Islande. Il a fallu me débarquer ici, comme un propre-à-rien, un mal bâti. Si encore je pouvais être bon à quelque chose ! mais à quoi ? Il faut ses deux mains pour travailler en mer, et je ne peux même pas filer le maquereau dans la baie, comme les camarades. Le médecin me dit bien que j'en ai à peine pour cinq ou six mois, et que sûrement je serai de la prochaine campagne. Mais, d'ici là, que de longues heures d'ennui à passer sur ces falaises en regardant s'éloigner les voiles, ou bien assis sur une épave, au milieu des femmes qui tricotent...

— Job, lui dis-je en interrompant ses doléances, je te prends à mon service. La chasse commence après-demain. Trouve-toi chez moi à cinq heures du matin. Tu porteras ma carnassière et nous battons la campagne ensemble. Ça te fera passer le temps.

— Entendu, fit Job. C'est pas tout à fait mon métier, mais je ferai de mon mieux.

Il fut exact au rendez-vous, et, chaque jour, mais de préférence à l'heure où je prenais le café, sous la petite tonnelle de mon jardin, tout enguirlandé de chèvre-feuille, Job venait chercher les ordres.

Il surgissait brusquement sur une petite colline, hérissée d'ajoncs, qui dominait ma maisonnette. Parfois, obéissant à une inspiration d'ordre mythologique, je lui faisais signe de demeurer immobile, sur ce piédestal géant, si bien fait pour lui. Et, très docile au commandement, mais aussi très inconscient du rapprochement évoqué par son apparition, Job s'arrêtait un moment, s'appuyant sur la massue dont il se servait pour secouer les broussailles, et souriait, d'un sourire olympien, dans sa barbe d'or courte et frisée, pendant que son énorme silhouette se détachait sur la colline en pleine lumière. Puis, nous prenions le café, et en route pour les folles battues.

* *

Or, un soir que nous revenions, le front bas, les jambes molles et la langue très sèche d'une course prolongée à travers les landes incendiées par un chaud soleil de septembre, la fontaine de Coatnoz brilla près de nous, toute pleine d'étoiles. J'y courus pour y boire ; mais Job, me saisissant vivement par le bras me dit d'une voix tremblante :

— Oh ! pas là, pas là... marchons encore un peu. Nous serons bientôt à la ferme de Jean Kerbic...

Je le regardai. Il était livide.

— Job, lui dis-je, il y a là-dessous une histoire de revenants. Tu vas me conter ça.

— Je veux bien, mais partons vite, ne restons pas ici. Et il se fourrait les pouces dans les oreilles.

Jusqu'à la ferme nous marchâmes rapidement, l'un près de l'autre, en silence. Il se collait à moi comme un enfant craintif.

Une bolée de cidre, généreusement offerte par le fermier, et bue avec une satisfaction visible, lui remit le cœur en place. Nous partîmes.

Devinant mon impatience, Job, sans autre préambule, commença ainsi :

— Il y a de cela cinq ans... Ah ! ce n'était pas par une nuit pareille. Il gelait à pierre fendre. La lune brillait large au ciel et éclairait la terre toute blanche.

— Cette année-là encore, je n'avais pu m'embarquer pour Islande, faute d'avoir trop fait la noce le jour du départ et de m'être endormi dans un fossé, pendant que, toutes voiles dehors, la Clotilde quittait la rade.

— Et, comme aujourd'hui, pour tuer le temps, je regardais la mer, je buvais des bolés et j'embrassais les filles... Cela vaut toujours mieux que de couper du trèfle ou de ramasser des pommes de terre.

— A cette époque habitait tout près d'ici, à Poulgraz, un riche fermier, Yvon le Du, mort aujourd'hui, et dont la fille, Marie Joseph, était jolie comme une pomme. Nous nous convenions l'un l'autre, c'était

certain, et j'aurais pu, je crois, en faire ma femme, si quittant la barre du gouvernail pour le manche de la charrue, je m'étais résigné à prendre la direction de la ferme. Mais j'aime pas me coucher dans une armoire. Je ne dors bien que dans le roulis. Bref, *Mari-job* s'est mariée à un lourdaud de l'intérieur des terres qui, paraît-il, mène fort bien la suite des affaires du père le Du, la rend heureuse et lui fait cadeau d'un gosse tous les ans.

— A la fin de l'hiver de 1892, je fréquentais très assidûment la ferme de Poulgraz. J'y soupais souvent, et parfois je ne partais que très tard, après d'interminables parties de loto, avec Yvon le Du, parties toujours arrosées de nombreux petits verres d'eau-de-vie.

— Le 21 février (je n'oublierai jamais cette date), je quittai la ferme à minuit. Il faisait grand clair de lune, la terre était couverte de neige, le froid terrible. Cependant j'avais très soif. Le tord-boyaux du vieux le Du me brûlait le ventre et la gorge. La fontaine de Coatnoz était sur ma route. Je m'y dirigeai. Mais au moment d'y tremper mes lèvres, je reçus une petite tape sur l'épaule.

— En même temps, j'entendis une plainte... Comme ceci, tenez."

Et Job poussa entre ses dents serrées un cri douloureux, pareil à un appel de cauchemar.

— D'un bond, poursuivit-il, je fus debout. Mais je ne vis rien, rien. Je n'entendis plus rien. La lune riait au ciel comme pour se moquer de moi. Pas une brise n'agitait les branches. Pas un souffle dans l'air.

— Bon ! pensai-je, voilà que je suis saoul ; et je me remis en posture pour boire.

— Cette fois, je ne reçus pas une tape, mais l'appel se renouvela plus fort, plus déchirant, plus désespéré. J'entendis mon nom, je reconnus la voix ; c'était celle de mon meilleur ami, Fanch Gouasdoué, embarqué pour Islande, à bord de la *Clotilde*. Elle disait : " Viens aussi, toi... viens donc !... "

— Je voulus me relever, mais je ne pus y parvenir : mes genoux étaient cloués dans la neige. Alors je pensai que j'étais vraiment saoul, et je me mis à rire très fort, et à crier des chansons. Puis, par bravade, et aussi pour me donner du courage, je criai : " A ta santé, mon vieux " Fanch ! " Et j'approchai mes lèvres de l'eau, aussi limpide et aussi claire qu'en plein jour.

— Ah ! monsieur ! Dans la fontaine, une tête de mort, celle de Gouasdoué, me regardait avec un mauvais rire. Elle avait de longs cheveux et une longue barbe, mais, comme dans les têtes de noyés, les lèvres et les yeux avaient disparu, mangés par les poissons.

— Une peur folle me prit. Retrouvant mes jambes, je m'élançai à travers champs, nu-tête, les deux mains sur les oreilles, car les appels avaient repris, plus pressants, plus nombreux, emplissant toute la campagne. Ce n'était pas une voix éplorée qui demandait du secours, mais vingt, vingt-cinq...

— On eût dit un chœur plaintif, fait de cris, de prières, de lamentations. Tous ceux de la *Clotilde* : Gouasdoué, le Bihau, Guézennec, le Goie, Kervarec, Perennez, Audrain Kernaounet, le Treust, Morvan... tous, tous, jusqu'au mousse, le pauvre petit Joson le Gac, le soutien de sa vieille grand-mère, tous appelaient au secours.

— Des souffles froids me passaient sur le cou, et j'entendais parfois comme des claquements de sabots derrière moi. Alors je courais plus vite encore, criant, moi aussi, pour ne pas entendre, sautant les fossés, escaladant les talus, roulant dans les ornières des chemins creux...

— Ah ! l'horrible nuit ! " fit Job, en se signant.

— Du haut d'une colline, j'aperçus enfin ma maison. Une lumière y brillait. Ma mère, que ma longue absence inquiétait, m'attendait sans doute. Et toujours, et de plus en plus pressantes, les voix chuchotaient à mes oreilles, pleuraient, m'appelaient, pendant que, lancé à toute vitesse, comme emporté par le vent, ruisselant de sueur malgré le froid, je m'approchais du but.

— La porte était entr'ouverte. Je la poussai violemment d'un coup d'épaule et, sans forces, presque sans voix, je tombai à genoux, pendant que ma mère com-

mençait à me reprocher ma conduite. Elle me croyait pris de boisson.

—Ma mère, lui dis-je, taisez-vous. Poussez le verrou de la porte, allumez deux chandelles devant l'image de *Notre-Dame-de-Bonnes-Nouvelles* et prions. Ceux de *la Clotilde* sont en péril.

—Et, jusqu'au lever du jour, nous priâmes. Ma mère disait les litanies de la Sainte Vierge, et moi je répétais : Priez pour eux...

—Mais jamais *la Clotilde* n'est revenue, et les tombes du petit cimetière de Perros attendront longtemps les corps des pêcheurs, dont les âmes seules sont de retour au pays et errent, en peine, au clair de lune..."

—Voilà, dis-je à mon compagnon, une bien lugubre histoire, et je m'étonne que tu gardes, après cette aventure, l'envie de retourner en Islande, dans ces mers terribles, où des vents furieux secouent, brisent, éparpillent, comme des flocons d'écume vos légères et fragiles goélettes.

—Que voulez-vous, me dit Job Cadic, ici ou là, c'est toujours la même fin, et mieux vaut encore être ballotté d'un pôle à l'autre, au fond des mers, que d'être mangé par les vers dans une boîte de bois. J'aime pas être à l'étroit. Et puis j'y rencontrerai peut-être mes vieux camarades de *la Clotilde* et d'autres encore, bien d'autres... Et nous roulerons tous ensemble pendant l'éternité.—ARMAND DAYOT.

NOVEMBRE

Salut, bois couronné d'un reste de verdure, feuillage jaunissant sur les gazons épars ! Déjà l'automne est revenu : le vent fait entendre des sifflements plaintifs et lugubres à travers les arbres dépouillés de leurs feuilles. Octobre n'est plus, et novembre inaugure ses premiers jours !

Que j'aime à voir le soleil pâissant, dont la faible lumière perce à peine l'obscurité des bois ; mais aussi qu'ils sont tristes, ces gros nuages se promenant pêle-mêle au-dessus de nos têtes ! Il semble que tout dans la nature s'apprête à mourir !

Ce mois commence par une des plus grandes fêtes de l'année, la Toussaint. Nous fêtons nos glorieux patrons, le nom du saint ou de la sainte qui nous fut donné au jour de notre baptême. Novembre est aussi le mois des morts, et si la Toussaint est une fête qui nous invite à nous livrer à une joie céleste, le lendemain est d'autant plus triste, car l'Eglise a des fêtes pour la joie, des soupirs pour le malheur, des gémissements pour la souffrance et des larmes pour la mort.

On croit entendre ces âmes nous dire : "Ayez pitié de nous, vous du moins qui fûtes nos amis !" Hélas ! la pensée de leur peine est loin de nous : comme le dit la ballade allemande : "les morts vont vite." Quelques larmes sur leur tombe, et l'oubli commence. Les meilleurs cœurs n'échappent pas à cette terrible loi du temps. La vie nous absorbe, ses précautions, ses désirs, ses espérances remplissent nos cœurs... et ceux qui ne sont plus là, qui y songe ?...

Il en est cependant qui pour nous, ont prié, ont souffert, ont sacrifié la plus belle partie de leur existence et donné les richesses de leur savoir... ils furent nos parents, nos gardes dans les sciences divines et humaines. Leurs exemples et leurs vertus nous ont révélé la justice et le dévouement, leur influence fut décisive sur nos âmes. Nous les avons regrettés, nous les avons pleurés, nous les aimions... et peu à peu, ô déplorable fragilité des impressions humaines, leur souvenir s'est affaibli en nous !

Oh ! prions pour eux, la reconnaissance nous y oblige, la religion nous y convie, la pitié nous l'inspire. La prière est le tribut des cœurs de ce monde à l'autre, et le lien céleste qui les unit. Prions pour eux, ils furent nos proches, nos amis, nous ne leur témoignons jamais assez de sympathie pieuse, de fidélité compatissante. Si nous avons été négligents, ne soyons pas ingrats, réparons nos fautes. Que dans le lieu d'expiation tombe la céleste rosée sur tous ceux qui, contre nous, pourraient porter témoignage ; que cette rosée céleste nous retrempe nous-mêmes, et signifie pour nous : Grâce et pardon.—MADELEINE.



RETOUR DE LA CUEILLETTE

RETOUR DE LA CUEILLETTE

(Voir gravure)

A la saison des fruits, qu'il fait bon parcourir nos campagnes, humer l'air embaumé, jouir des mille situations imprévues que fait naître la vie des champs !

Voyez-vous, là-bas, ce brave père de famille, morigénant un fils qui casse des branches dans l'arbre en cueillant les cerises ; gourmandant sa fille, parce qu'elle porte trop souvent les beaux fruits rouges à ses lèvres roses ?

Mais au détour d'une clôture, voici qu'apparaît une gracieuse vision : elles sont si jolies, les enfants, les jeunes filles de nos saines campagnes. Celle-ci sans pruderie, sans fausse honte, nous donne un doux sourire, montrant deux rangées de blanches perles sorties dans un arc de corail.

Sans fausse honte aussi, elle rapporte son panier débordant de fruits : elle travaille ; le travail est-il déshonorant ?

Oh ! non, certes ! Et pour vous dire, en quelques mots, l'opinion des gens sensés, des honnêtes gens, de tous les savants même : "La jeune fille de nos campagnes qui sait travailler, est mille fois plus belle, plus aimable, plus aimée, que celle qui ne fait rien... pour ne pas se salir !..."—Comme si le travail salissait !...

SES YEUX

J'ai été longtemps à me demander de quelle couleur sont ses yeux. Est-ce que je le sais mieux aujourd'hui ? On les dirait d'un brun foncé, souvent presque noirs ; puis, par une transformation étrange, l'instant d'après ils sont d'un jaune d'or avec les teintes changeantes des topazes brûlées.

Les cils longs et soyeux qui les abritent, sont bruns comme sa chevelure, on dirait une frange de soie. Est-ce là ce qui donne cette ombre à son regard ?... Dans la colère ils doivent être écrasants autant qu'ils savent être froids ; mais quand ils passent du froid au

doux, quel rayon de soleil ! quelle chaleur !... Quand sont-ils plus beaux ?... Est-ce quand ils écrasent, qu'ils glacent ou qu'ils caressent ?... L'or pâle leur va-t-il mieux que le brun Van Dyke, ou que le gris d'acier ? Le sais-je ?...

J'ai vu ces yeux pleins de larmes un jour. Ils avaient alors toutes les teintes du jaune, du brun et du gris... Pourquoi ces larmes ? Je ne l'ai jamais su exactement. Nous étions sur les bords d'une petite rivière causant de l'avenir et rêvant tout haut... Oh ! l'avenir ! il ne semblait guère nous sourire alors, moins encore qu'aujourd'hui. Après avoir longtemps causé projets, et joui par anticipation de nos châteaux, j'ai vu tout à coup ses yeux se remplir de larmes qui tombèrent brûlantes. Pourquoi ce chagrin ?... Je l'ai su ; mais était-ce la vraie raison ?

Souvent je pense à cette matinée d'octobre et inquiète je me demande si son chagrin est passé ou bien si un indiscret, pénétrant dans sa chambre, y verrait encore ses yeux si beaux humides des larmes versées.—ROSINE.

L'ART CULINAIRE

Carottes en salade.—Les carottes cuites dans le pot-au-feu, dans la soupe aux choux ou dans un ragoût quelconque, sont fort bonnes en salade. Lorsqu'elles sont refroidies, on les écrase avec une fourchette qui les divise en petites lanières ; puis on les assaisonne comme une salade ordinaire ; il ne faut pas d'autres fournitures qu'un peu de persil ou de cerfeuil.

Fouetté au chocolat.—Il faut préparer quelques heures d'avance cette friandise. Faites dissoudre dans l'eau quatre à cinq bâtons de chocolat fortement vanillé. Cette crème doit être très épaisse, la laisser cuire sept à huit minutes. On fouette une pinte de bonne crème fraîche et triple et au moment de servir l'entremets on y mêle en fouettant vite la dissolution du chocolat et l'on verse dans la jatte. Elle doit être décorée de biscuits ou de macarons. Rien n'est plus délicat que ce fouetté.

CHANT

L'ÉPÉE DE LÉVIS

*Toi qu'au champ de l'honneur un héros conduisait,
Toi qui donnais la mort par son bras redoutable,
Toi par qui dans la plaine un jour le sang coulait
Pour servir d'un héros la revanche implacable,
Que ta lame était belle au milieu du combat
Quand Lévis te plongeait dans le cœur du soldat !*

*Sur ce sol arrosé du sang de la victoire,
Jamais tu ne connus la honte des revers ;
Ta lame étincelant dans un cercle de gloire
Éblouissait l'anglais de rapides éclairs.
Oui, ton éclat fut grand au sein de la bataille
Quand Lévis te quida, bravant fer et mitraille !*

*Tu repoussas le joug que l'altière Albion
Voulait faire peser sur nos faibles épaules ;
Fière, tu répondis à son cruel affront
Par de terribles coups, de sanglantes paroles.
Ton fer brillait toujours au milieu du combat,
Et Lévis le plongeait dans le cœur du soldat !*

*Solide était ta lame en sa main invincible :
L'ennemi par ton choc mordait le sol sanglant ;
Tu faisais tout ployer sous ta force terrible,
Et par toi le Français revenait triomphant.
Car Lévis te quidait au sein de la bataille,
Frappant, détruisant tout, bravant fer et mitraille !*

*Hélas un jour de deuil vit ton éclat pâlir
Et le nombre ravir la victoire au courage.
La France sans pitié laissa l'enfant périr,
Et Lévis te brisa dans un sanglot de rage.
Ta gloire était finie ; au milieu du combat
On ne reverrait plus l'arme du grand soldat !*

EMERY DESROCHES.

Joliette, novembre 1897.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 20 octobre 1897.

Lundi, le 11 octobre, la Société Canadienne de Paris convoquait tous ses membres à une assemblée générale pour procéder à l'élection de ses officiers.

Plusieurs firent l'éloge du Dr Daniel LeCavelier, Président sortant de charge et qui vient de partir au Canada.

Sa présidence fut marquée par d'heureux événements pour notre Société, au succès de laquelle il travailla avec toute l'intelligence qu'on lui connaît.

Qu'il me soit permis de dire qu'à Paris, le Dr LeCavelier fut toujours considéré comme le *médecin des canadiens*, auquel ses collègues eux-mêmes avaient recours, souvent.

Ses amis d'ici sont bien persuadés qu'il réussira n'importe où il s'établira.

La Société Canadienne de Paris, qui le regrette, lui souhaite tout le succès possible.

Le vice-président Raoul Barré, qui présidait cette réunion, eut des paroles émues pour notre pauvre et cher confrère disparu : M. Ernest Girard, cet excellent ami dont la perte est si grande pour nous tous.

M. Edouard Richard, ancien député, parla en termes heureux des succès de notre Société, dont le nombre des membres augmente tous les jours.

Puis on procéda aux élections, qui donnèrent l'unanime résultat suivant :

Président : Rodolphe Brunet ; vice-président, Arthur Berthiaume ; secrétaire-trésorier, Dr Eugène St-Jacques.

Sir Wilfrid Laurier est notre président d'honneur, et M. Ed Richard notre président honoraire.

Après les élections, les nouveaux élus remercièrent leurs amis, et de jolis discours furent faits par les Drs Paradis, Gervais, St-Jacques et Carle.

Dans sa spirituelle réponse à la santé des Canadiennes, le Dr Paradis a souvent été interrompu par de vifs applaudissements.

Enfin, la soirée se passa gaiement, et il était difficile qu'il en fut autrement. Nos compatriotes présents étaient : MM. Ed. Richard, R. Barré, Dr La Gauthier, Arthur Berthiaume, Dr E. St-Jacques, Dr Paradis, Dr Gervais, Dr Carle, Dr Langlois, Dr C. Dion, Adjutor

Emond, A. Gagnon, A. Bolté, J. Colas, A. Duclos, A. Turcotte, J.-A. Raby, Dr Masurette, Murray Prendergast, O. Leduc, R. Brunet, etc., etc.

Le président ayant demandé trois bravos pour notre président d'honneur, sir Wilfrid Laurier, et autant pour M. Richard, notre président honoraire, ces bravos furent criés de bon cœur par toute l'assemblée. Et à bientôt.

La Société Canadienne de Paris donnera une grande soirée de réception à Sa Grandeur Mgr l'archevêque Bruchési, dont on nous annonce la venue prochainement ici, avec plusieurs prêtres canadiens.

* * *

Depuis longtemps, on nous demande ce que la vie coûte à Paris ?

Nous nous faisons un devoir de donner quelques détails qui ne manqueront pas d'intérêt pour les parents de ceux qui sont ici, actuellement, et pour les autres compatriotes qui viendront.

Nous pouvons affirmer qu'il est bien difficile de vivre à Paris, à moins de cinquante à soixante dollars par mois.

D'abord, le coût d'une chambre, au mois, est de six à douze dollars ; et une chambre de six à sept dollars est située au sixième ou au septième étage, ce qui demande de fort bonnes jambes pour faire, souvent plusieurs fois par jour, cette essouffante ascension !

Au prix de la chambre, il faut ajouter \$1.00 par mois de pourboire au garçon.

Le petit déjeuner du matin : un bol de chocolat, de bouillon ou de café avec un petit pain, coûte de dix à quinze sous.

Si nous prenons un repas à la carte, il faut tout de suite compter cinquante à soixante sous pour le déjeuner (*) ou le dîner ; mais presque tous les Canadiens mangent à prix fixe au *Restaurant de l'Abbaye*, 6 rue Saint-Benoit, où le propriétaire fait de grandes réductions à tous les membres de notre société.

Un repas au prix fixe de quarante sous ne nous est compté que vingt-sept sous.

Ce repas consiste : en une soupe ou un hors-d'œuvre deux plats de viande garnie avec les légumes que nous préférons, un dessert et un verre de liqueurs ou une tasse de café, avec une demi-bouteille de vin blanc ou rouge ou une canette de bière ou de cidre.

A moins de manger de la viande refusée aux halles et vendue au rabais, aux gargotes affichant des prix réduits, il n'est pas possible de trouver un repas à meilleure condition.

Là, encore, le pourboire au garçon est de \$1 par mois.

En additionnant la plus basse moyenne, cela fait de suite plus de \$30 par mois, sans compter le blanchissage du linge, à part celui qu'il faut souvent renouveler, les timbres, le papier à écrire, les journaux etc.

J'oubliais de parler de l'éclairage coûtant au moins de \$1 à \$2 par mois, et du chauffage (en automne et en hiver) qui coûte, selon que l'on chauffe, une moyenne de \$4 à \$6 par mois.

Il y a déjà quelques années que je vis à Paris, et je ne me rappelle pas avoir payé moins de \$5 à \$6 par mois de chauffage, en hiver.

Puis, les habits s'usent comme le linge, les chapeaux, les chaussures et tous les accessoires obligatoires.

Le peintre a besoin de peintures, de toiles, de leçons, etc ; au médecin, il faut des livres de médecines, des instruments ; au journaliste beaucoup de journaux et les œuvres du jour ; le musicien demande de la musique et des leçons et lui faut entendre interpréter les œuvres musicales les plus célèbres.

Vous voyez qu'il est même difficile à l'étudiant vivant ici avec \$50 par mois, de prendre parfois un verre à la santé de son pays !

Et... adieu aux autres plaisirs !

Je sais que parmi les lecteurs de ces lignes, il se trouvera des gens n'ayant fait que passer à Paris qu'ils ne connaissent pas, ignorant ce que coûte la vie d'étudiants, qui ne seront pas d'accord avec moi.

(*) A Paris on déjeune à midi et on dîne le soir à six ou sept heures.

Je sais, également, que ces gens disent, au Canada, que l'on vit à Paris pour quelques sous seulement. Mais qu'il viennent y vivre quelque temps, et ils auront tôt fait de changer de façon de penser !

Que l'on songe que la viande ordinaire coûte de trente-cinq à quarante sous la livre, et que tout y est plus cher, à part le vin et les habits.

Et, chose étonnante, beaucoup de produits parisiens coûtent moins cher au Canada qu'à Paris même.

Les remèdes se vendent à un prix plus élevé qu'au Canada.

Lors de mon départ de Montréal, je me souviens avoir acheté de l'*Eau de Melisse des Carmes*—excellente contre le mal de mer—à douze sous la bouteille qui se vend ici, où elle est fabriquée, de dix-huit à vingt sous, selon l'endroit !

Tous les médecins canadiens d'ici affirment que les remèdes coûtent jusqu'à quatre à cinq fois plus cher qu'au Canada.

A propos des médecins et de tous nos autres compatriotes, qu'on accuse quelquefois de beaucoup s'amuser à Paris, je n'ai pas besoin de les dépeindre puisqu'ils l'ont été—et d'une magistrale façon—par l'illustre Dr Péan et par M. Louis Herbette, conseiller d'Etat, lors du banquet donné au Terminus, par sir Wilfrid Laurier.

Et le Dr J.-M. Beausoleil, de Montréal, qui a passé ici plus de six mois, en vivant côte à côte avec ses jeunes confrères,—le Dr Beausoleil à qui nos étudiants d'ici doivent de si exceptionnelles faveurs,—a déjà dit, dans *La Presse*, combien nos compatriotes travaillent à Paris, et quels mérites ils ont.

Si Paris est, par excellence, la cité des plaisirs qui hantent jusqu'au loin, c'est aussi la ville au monde où le travail se fait avec le plus d'ardeur et de conscience, dans la recherche difficile des grands problèmes, et pour découvrir, dans la science, des horizons nouveaux.

A ces quelques détails, je pourrais ajouter bien d'autres choses, mais le temps me manque aujourd'hui.

Cependant, je serai toujours heureux de répondre, dans ma chronique, à toute demande de renseignements que l'on m'adressera au 3, rue Casimir-Delavigne, à Paris.

Rodolphe Brunet

NOS GRAVURES

LE SQUARE DOMINION

A côté de la majestueuse cathédrale élevée par les catholiques à Montréal, se trouve la superbe place dite *Square Dominion*. Elle porte bien son nom, c'est réellement un jardin.

Au milieu de la place, on a élevé un monument gracieux dans son ensemble, dégagé, servant de piédestal à la statue en bronze de Sir MacDonald.

L'histoire de cet homme d'Etat est assez connue pour que nous ne nous y arrêtions pas.

Dans le fond, une fort belle construction édifée par nos frères séparés, pour servir à la moralisation de la jeunesse, sous le titre de : Young Men's Christian Association (Y.M.C.A.)

VUE D'UNE PARTIE DE LA PLACE JACQUES-CARTIER

La place Jacques-Cartier serait jolie, nos lecteurs peuvent s'en convaincre par la photographie que nous en donnons.

Au point de vue de l'art, il est déplorable que l'on ait gâté cette place par la minuscule statue posée sur ce gros amoncellement de pierres. Et puis, pourquoi Nelson ? Qu'a-t-il fait pour le Canada ? Pourquoi n'avoir point fourré là, Cromwell ?

La place Jacques-Cartier offre un beau coup d'œil. S'étendant depuis le Champ de Mars, entre le Palais de Justice et l'Hôtel-de-Ville, espace dans lequel se trouve une fontaine assez belle si elle n'était si mal entretenue ; de là, traversant la rue Notre-Dame pou

descendre jusqu'au fleuve, qui sillonnent les navires arrivant d'Europe—sa largeur et son dégagement permettent de voir, par-dessus les îles de la terre ferme distante de plus d'un mille, les riches paroisses depuis Saint-Lambert (à trois milles de l'Hôtel-de-Ville) jusqu'au-dessus de Longueuil ; et, dans le lointain, se confondant avec le ciel bleu, les montagnes de Belœil et autres.

JOURNAL FAVORI

Les aimables enfants ont abandonné leurs jeux, parce que leur journal aimé vient de leur parvenir.

Savez-vous bien, mes petits chéris, que l'on pourrait vous reprocher gravement ce que vous avez fait là ? Pourquoi vous êtes-vous fait photographe avec ce journal en mains, si ce n'est pour lui faire de la réclame ? Et la réclame n'est-elle pas, dans son genre, une sorte de *chantage* ?

Votre intention est bien évidente : vous voulez forcer la main aux parents, afin que tous s'abonnent au MONDE ILLUSTRÉ, et qui plus—ou pis— est, vous voulez que l'on dise comme vous : que LE MONDE ILLUSTRÉ est le journal favori de nos excellentes familles canadiennes-françaises.

La pureté de votre intention vous vaut votre pardon : quant à nous, nous ne pouvons vous pardonner, puisqu'il n'y a aucune faute pour nous ou à notre égard ; mais nous pouvons et nous devons vous dire du fond du cœur : Merci !

LE KLONDIKE

Ce n'est plus l'Eldorado ni la Californie que l'on évoque aujourd'hui pour désigner un pays où l'or pousse comme les cailloux ici : on dit couramment le Klondike.

Ce n'est que depuis l'année dernière—1896—que l'on connaît les richesses incalculables du haut Yukon : jusque là, on avait bien trouvé de l'or en remontant ce fleuve, mais les chercheurs n'avaient pas été assez haut.

Un savant de Montréal, malheureusement trop peu connu à cause même de sa modestie, modestie si grande qu'elle lui a fait préférer se consacrer aux rebuts de la société (les enfants de la Réforme) plutôt que d'accepter les honneurs et le fardeau de l'épiscopat ; ce savant, versé dans la géologie tout autant que dans d'autres sciences, me disait un de ces jours :

“ Tout le territoire de l'Alaska est pour ainsi dire tel qu'il s'est formé lors des grands cataclysmes qui présidèrent à la formation de la croûte actuelle du



globe ; aussi, est-il facile de comprendre que l'or se trouve à fleur de terre ou à une très petite profondeur. Tandis que de notre côté des Montagnes Rocheuses, les terres apportées par les eaux, les sédiments, ont comblé des vallées profondes, couvrant des bassins entiers en surélevant les ruisseaux, les rivières, les fleuves, dont on ne retrouverait les lits primitifs qu'à des profondeurs parfois immenses. Ce qui rend, vous le comprenez, la recherche de l'or très difficile de ce côté-ci des montagnes.”

Mais aller au Klondike n'est pas chose facile : nos lecteurs l'admettront, non seulement d'après ce que tous les journaux en ont dit, mais d'après les photographies exactes que nous publions aujourd'hui.

Les deux routes adoptées jusqu'à ce jour, ont été :

par le Yukon, la plus sûre, mais la plus longue, la plus coûteuse ; ou par terre, en passant par Juneau, Dyea, d'où l'on gagne la fameuse passe Chilkoot, à trois mille sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer. L'ascension et la descente de cette passe sont également dangereuses.

Tant que les gouvernements du Canada et des Etats-Unis n'auront pas construit une voie quelconque, chemin de fer ou route sûre, ce sera fort dangereux de s'exposer à ce voyage. Rien ne dit non plus que ceux qui se rendront dans ces régions dès que le temps le permettra, pourront y trouver quoi que ce soit : on s'est déjà partagé les terres, de puissantes compagnies se sont créées achetant des lots considérables— il ne restera pas grand'chose pour les simples particuliers sans argent.

Aujourd'hui, celui qui veut tenter la fortune au Klondike doit être riche : restons donc dans notre belle province de Québec, c'est plus sain que d'aller semer nos os sans profit dans les défilés maudits de là-bas !

FIRMIN PICARD.

ÉVOCATION

A ma sœur

Au crépuscule, dans un parterre, les fleurs les plus brillantes se confondent peu à peu avec le feuillage et disparaissent. La blancheur des lis résiste seule au ténèbres, et, dans la nuit même, ils sont visibles. Ainsi en est-il des purs et innocents souvenirs d'enfance : le temps, en fuyant, loin de les effacer, les ravive et donne à leurs parfums le don de consoler et de charmer les cœurs.

Nous partions en vacances, nous aussi autrefois, t'en souvient-il, ma sœur ? Quelles gaies promenades ! Quels jours ensoleillés ! Il n'en est plus ainsi à présent, la lutte pour l'existence ne nous en donne pas le loisir. Nous avons traversé un grand malheur... la Providence nous a, heureusement, laissé notre mère chérie...

“ Si tu veux, nous irons où l'on trouve des roses, Pour jeter du bonheur à chacun de ses jours. Nous irons dans un bois plein de fleurs, si tu l'oses, Et nous lui chercherons tant, tant de belles choses, Qu'à force d'être heureuse, elle vivra toujours.”

Il y a bien longtemps que se sont envolées ces heures charmantes dont je veux te parler, ma sœur ; j'ai oublié nombre de joies et de douleurs qui me sont advenues depuis, mais cette première promenade en voiture, cette arrivée chez la bonne tante Clarisse que tant nous aimons, tout cela est resté peint dans ma mémoire de si fraîches et si vives couleurs, que rien n'a pu les effacer ; rien ne les effacera jamais.

Cette fois-là, nos premières vacances, nous avions fait le trajet en voiture avec notre mère ; nous arrivions au point du jour dans une belle campagne endormie. Quelle joie... bientôt nous y serions. Aux montées, nous poussions de toutes nos forces les pans de la voiture, croyant que nous aidions beaucoup le cheval. Quelquefois, nous descendions et nous courions sur les accotements de la route, cueillant des marguerites dans le court gazon qui bornait le chemin. Un léger papillon, aux ailes azurées, me faisait jeter des cris de joie, à moi, pauvre petite pensionnaire, prisonnière depuis trois longues années dans les murs sombres d'un vieux couvent—sauf une heure de promenade le jeudi dans les rues les plus solitaires d'une petite ville acadienne— ; aussi, ce matin-là, je respirais avec délice le grand air des champs.

Enfin, à l'horizon d'une grande et fertile plaine, et s'élevant au-dessus des arbres comme un oiseau qui regarde du haut de son nid, apparaissait la flèche aiguë de l'église paroissiale, surmontée d'un paratonnerre. La route descendait : le cheval galopait presque et, enfin, nous entrions à grand bruit dans le petit village tant aimé des touristes et dont on a écrit :

... séjour rempli de charmes,
Ton ciel si pur fait rêver le bonheur...

Le fringant “ Dixy ” s'arrêtait devant la longue e

basse maison aux jalousies vertes, précédée d'un vaste jardin éblouissant de fleurs. Il était exquis ce jardin : les feuilles, lavées par la rosée, luisaient bien vertes : dans les corbeilles, les roses ouvraient leurs calices et nous enveloppaient de leurs doux parfums ; des oiseaux volaient et chantaient sous les branches— nous souhaitant la bienvenue.

Sur la galerie bonne tante nous attendait, souriante et fière. Nous courions nous jeter dans ses bras caressants et c'était des tendresses, des causeries à n'en plus finir, des promenades à travers les champs, enfin des jours de bonheur du rose le plus tendre. Que de semaines paisibles passées sous ce toit béni ! Et lorsque cette douce protectrice me disait : “ Gazouille, Fauvette, profite des vacances, reviens toujours à l'ancien nid ; aime-moi bien, je ne serai pas toujours là.” Ceci me paraissait un conte des plus invraisemblables.

Amère illusion ! douce confiance !... Que de souffrance je vous dois... Quand reverrai-je ces murs qui sont maintenant imprégnés pour moi de ce parfum que laissent sur leur passage les amis disparus à jamais ?

Jamais peut-être ; cette demeure à demi fermée semble attendre triste et désolée les fêtes qu'elle voudrait revoir,—et les maîtres absents qui ne reviennent plus !

Il ne me reste de souvenirs tangibles de ma tante la plus chère et la mieux aimée qu'un petit livre d'heures et une antique horloge. Je la remonte tous les soirs en songeant à cette bienfaitrice protectrice qui m'affectionnait tant, en songeant à cette époque où tout m'amusait, alors que je n'entendais pas encore, dans l'inexorable tintement de l'heure, la voix et les pas du temps qui nous emporte et moissonne sans pitié tout ce que nous aimons sur la terre.

Fauvette

LÉGENDES HONGROISES

Convertis tardivement à la doctrine du Christ, les Hongrois ne l'ont embrassée qu'avec plus d'ardeur ; leurs sentiments chevaleresques, leur besoin d'idéal, leur esprit d'équité trouvaient à se satisfaire dans la foi catholique qui fit de rapides progrès et jeta de profondes racines dans la vie du peuple.

La Hongrie compte plus d'un roi et plus d'un héros que l'Eglise place au nombre des saints, leur vie appartient à l'Histoire. C'est dans la puszta que l'on cueille les plus belles légendes en faisant causer les pasteurs et les paysans ; tous ces contes portent l'empreinte du caractère magyar ; les uns sont touchants, d'autres spirituels, et même ceux dont les héros n'ont pas vécu en Hongrie, ont revêtu une couleur locale faite pour plaire à l'imagination populaire.

Nous nous promettons d'en donner de temps à autre.

LE CHEVAL ET L'ÂNE

Un jour que Jésus se promenait dans la puszta, il arriva devant une rivière qu'il voulait traverser. Non seulement il n'y avait pas de pont, mais pas même une barque ni le moindre radeau.

En regardant autour de lui, Jésus aperçut un cheval et un âne ; il s'adressa d'abord au cheval et lui demanda s'il ne voulait pas l'aider à traverser la rivière.

—Non, certes, je ne vous transporterai pas, j'ai faim et j'aime mieux me rassasier.

—C'est bien, mange jusqu'à la fin des siècles, dit Notre-Seigneur, mais jamais tu ne seras rassasié !

Alors il s'adressa à l'âne qui, sans la moindre hésitation, tendit son dos et fit traverser la rivière au voyageur.

—Puisque tu as été bon envers moi, dit Jésus, je te bénirai, et partout où tu te trouveras tu pourras satisfaire ton appétit, la moindre des choses servira à te rassasier.

Et il en fut ainsi ; le cheval, que Jésus avait maudit, mange le jour et la nuit sans avoir jamais assez, tandis que l'âne, si peu qu'il mange et si mauvaise que soit sa nourriture, en est toujours content et son appétit est toujours satisfait.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française.



Un passage difficile



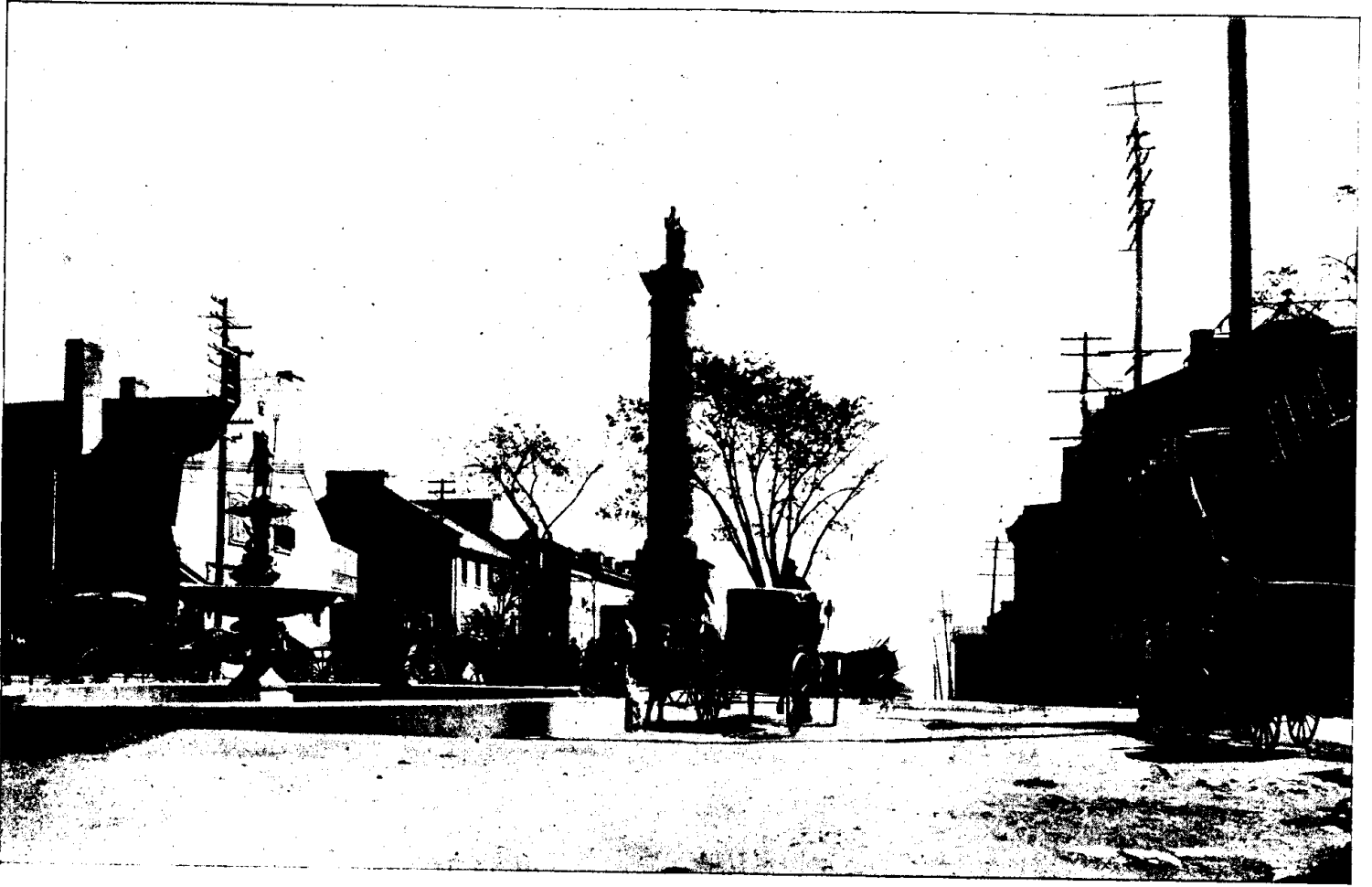
La piste à travers la vallée de Dyea



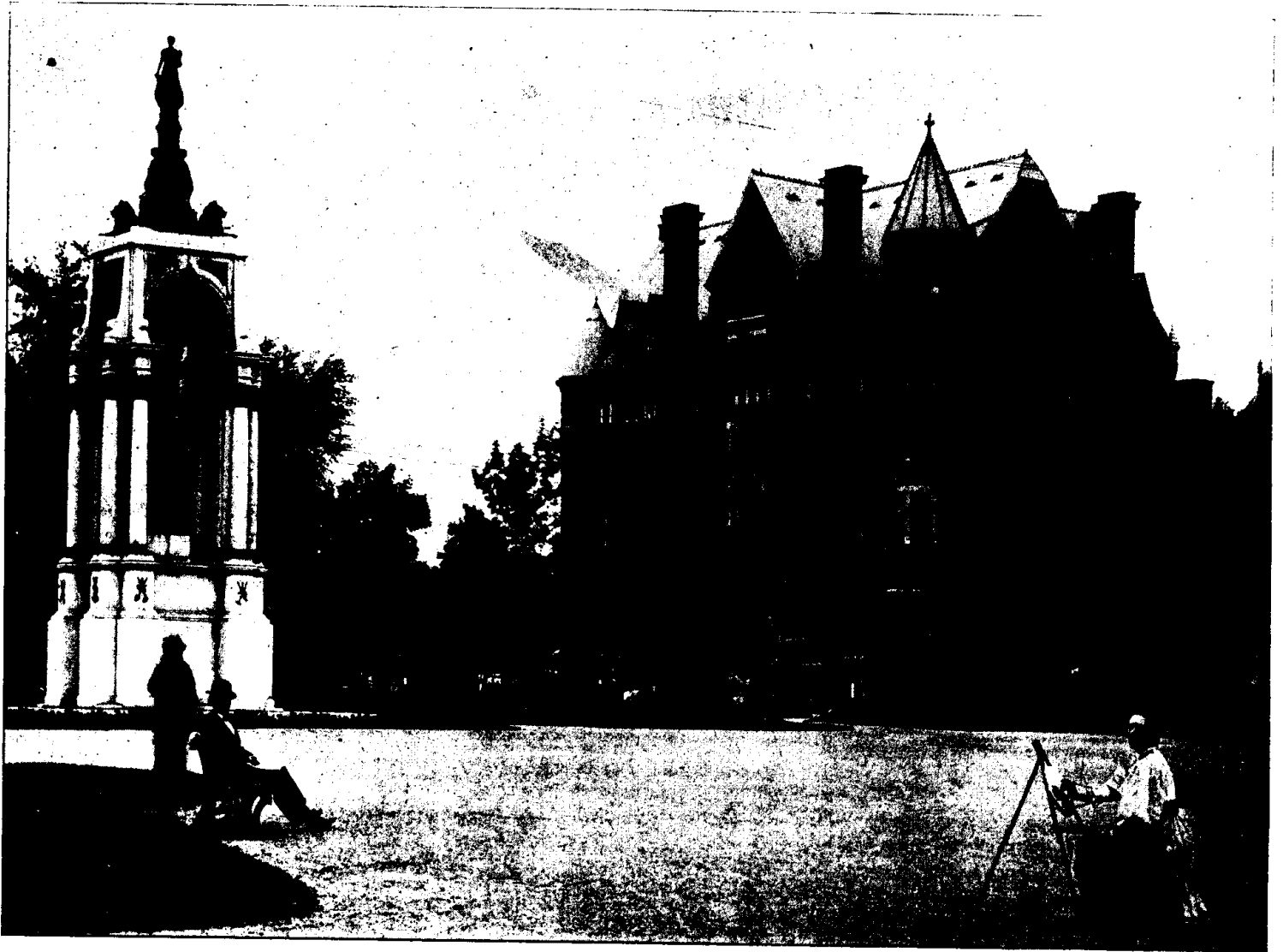
A l'entrée de la passe Chilkoot



LA ROUTE DU KLONDIKE.—Halte de mineurs au sommet de la passe Chilkoot



MONTREAL. — Vue d'une partie de la Place Jacques-Cartier



Photographies Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis

MONTREAL. — Le Square Dominion : Monument MacDonald et la Young Men's Christian Association

LE MOIS DES MORTS

Les arbres ont perdu leur verte chevelure
Et dressent leur front chauve au sein de l'aquilon,
Le soleil, sans chaleur au sein de la froidure,
A refusé la vie à la fleur du rillon :

Depuis longtemps l'oiseau ne dit plus sa chanson,
Les enfants tapageurs, qu'attriste la nature,
N'iront plus, près du toit, jouer sur le gazon :
Quel deuil, ô Créateur, étreint ta créature !

Si le ciel à nos yeux retire tout décor,
Allons au champ des morts, allons au cimetière,
Et là, sur les tombeaux, prions, prions encor !

Réchauffons ce lieu froid au feu de la prière,
A genoux sur la tombe où gisent nos amis
Qui se sont—ici-bas—pour toujours endormis.

OSWALD MAYRAND.

Montréal, novembre 1897.

UN GRAND DINER

Une fois, par an, M. et Mme Moulard donnent un dîner de cérémonie.

Ce grand jour est arrivé.

Dès son lever, Mme Moulard, naturellement nerveuse, est d'un abord dangereux. Moulard songe à filer subrepticement à son bureau plus tôt que de coutume, abandonnant lâchement aux bourrades de Madame la jeune bonne Thasie, petite malagauche de dix-sept ans, qui gagne quatre dollars par mois, mais ne touche jamais que trente ou quarante sous, à cause de la casse. Il a déjà sorti sa cravate blanche et son habit, quand sa femme lui dit de sa voix de tête qui, à la moindre objection, s'exaspère dans l'aigu.

— Surtout, ne rentre pas avant le dîner. Tu déjeuneras où tu pourras, mais pas ici, car nous allons dresser le couvert tout de suite. Et prends bien tout ce qu'il te faut, car, pour faire de la place, tu vas pousser la commode dans le cabinet de toilette et l'armoire à glace derrière le lit. Après, on ne pourra plus ouvrir aucun tiroir.

Moulard a horreur des déménagements, mais, pour ne pas donner de syncope à son épouse, il pousse stoïquement la commode dans le cabinet de toilette et l'armoire à glace derrière le lit.

Cela fait, le dialogue suivant s'engage :

Moulard.—Est-ce bien tout ? puis-je m'habiller, maintenant ?

Mme Moulard.—Oui... Et file vite !... Je ne te renvoie pas, mon ami, mais comprends toi-même combien, en de tels préparatifs, un homme est encombrant !

Moulard, en tenue de soirée, frac, cravate blanche, bottines vernies, jette un coup d'œil satisfait dans la glace, quand sa femme se frappe le front.

Mme Moulard.—Ah ! mon Dieu !... les rallonges de la table !... Les rallonges qui sont dans la chambre de la bonne !... C'est trop lourd pour Thasie, mon ami. Ote ton frac, il faut que tu montes au sixième et que tu me les redescendes.

Moulard.—Tu aurais pu me dire cela avant que j'aie mis ma chemise et ma cravate blanche ; elles doivent être pleines de poussière, tes rallonges ?

Mme Moulard, commençant à s'agiter, à piaffer, à lever les bras au plafond.—Je suis désolée, mais aussi il faut que je pense, que je combine, que j'apprécie tout à moi seule ! Et, pour le moindre oubli, tu grondes, tu me fais des scènes ! C'est à perdre la tête, c'est à...

Moulard.—Voyons, ne t'excite pas ; je vais monter.

Mme Moulard.—Non, merci. Du moment que c'est de mauvaise grâce, j'aime mieux que tu ne m'aides pas. Va à ton bureau, va lire tes journaux, fumer ta cigarette et faire des ronds dans la sciure du crachoir ; je placerai les rallonges comme je pourrai ; je ne casseraï les reins ou je m'estropieraï pour le reste de ma vie, mais au moins tu ne me reprocheras pas...

Moulard a déjà descendu et disposé les rallonges que Mme Moulard récrimine encore. Il reparait, le

LA MODE



1. Robe garnie en plastron 2. Costume (jaquette-sac et jupe) pour dame âgée 3. Robe avec revers
Extrait de *La Saison*, 30, rue de Lille, Paris

plastron cassé, les manchettes froissées et la culotte couverte de poussière. Il furète dans un silence prudent.

Mme Moulard.—Qu'est-ce que tu cherches, mon ami ?

Moulard.—Rien... Ne te tourmente pas... Je trouverai.

Mme Moulard.—Ne touche à rien ; tu vas tout déranger. Dis-moi ce que tu cherches. J'aime mieux ça.

Moulard.—Je cherche la brosse...

Mme Moulard, d'une voix aiguë.—Comment veux-tu que je te donne la brosse quand tu sais aussi bien que moi qu'elle est dans le tiroir du bas de cette commode que tu viens de pousser dans le cabinet de toilette, la face justement tournée contre le mur ?

Moulard.—En la déplaçant un peu...

Mme Moulard.—Non, je ne veux pas ! J'ai mis des bibelots par-dessus ; tout va dégringoler. Il y a des décroisseurs dans la rue ; pour deux sous, tu peux bien te faire broser. Entile ton frac, ton pardessus et pars. Tant que tu seras là, je ne pourrai rien faire. Qu'est-ce que tu as encore à écarter les mains bêtement comme ça ?

Moulard.—J'ai les mains sales ; je voudrais bien me laver.

Mme Moulard.—Dieu ! que tu es assoumant ! Tu compliques tout. J'ai justement préparé la toilette pour ces dames ce soir, serviettes propres et savon neuf. Je ne veux pas que tu salisses les serviettes et entames le savon. Pour une fois, tu te laveras dehors, à une fontaine Wallace.

Moulard.—Bon ! bon ! ne te fâche pas ! J'endosse vite mon frac. Mais, dis-moi, sais-tu où est mon pardessus ?

Mme Moulard.—Sais-tu, toi, où sont mes robes et mon corsage ?... Est-ce mon affaire, à moi ?... Tu laisses tout traîner !... Je t'ai dit cent fois d'accrocher, en rentrant, ton pardessus à la patère de l'anti-chambre.

Moulard.—Justement, hier, je l'y ai mis ; il n'y est plus.

Mme Moulard.—Si tu l'y a mis, il y est ! Faut-il que j'aie encore te le chercher, que je te le mette sur le dos, que je te le boutonne ? Tu me feras mourir, je te dis ! Appelle Thasie. (Thasie paraît.) Thasie, avez-vous vu le pardessus de Monsieur ?

Thasie.—Non, madame.

Mme Moulard.—Tu vois bien !

Moulard.—A la patère ?...

Thasie.—Ah ! oui, à la patère, il y avait quelque chose. Je ne sais pas si c'était un pardessus ; j'ai pas regardé. Mais comme Madame m'a dit de débarrasser les patères, je l'ai fourré avec le reste au fond de l'armoire à glace.

Moulard.—Ah ! conviens...

Mme Moulard.—Je conviens que si tu encombres les patères de tous tes vêtements, nos invités ne sauront plus où accrocher leurs affaires. Pour une fois que Thasie fait ce que je lui dis, je te défends de la gronder. Comment veux-tu que je dirige ma maison si tu me déments sans cesse ? (D'une voix de plus en plus aiguë :) Voyons, j'ai été bien patiente jusqu'ici, mais je suis à bout : va-t-en !

Moulard.—Je ne demande que ça ; laisse-moi seulement tirer le lit pour ouvrir l'armoire à glace et prendre...

Mme Moulard.—Ah ! non, par exemple ! Je ne

redéménagement pas ! Ton bureau n'est pas si loin ; tu peux bien y aller sans pardessus !

Mouillard.—En habit !... J'aurais l'air d'être de noce.

Mme Mouillard.—Il n'y a pas de déshonneur à ça.

Mouillard.—Les collègues vont me blaguer.

Mme Mouillard.—Tu riposteras. Tu retrouves bien ta langue ici pour m'accabler de sarcasmes. Quand tu déverserai ta bile sur les autres, ça serait ça de moins pour moi.

Mouillard.—Si je rentre enrhumé, ce soir, ce sera ta faute.

Mme Mouillard, en victime.—Bien entendu !... D'abord, est-ce que ce n'est pas toujours ma faute ? (*Se montant* :) Seulement, la mesure est comble cette fois ; si tu m'en crois, tu t'en iras tout de suite !

Mouillard, comprenant à mi-mot.—C'est bon, je m'en vais.

Il sort.

Mme Mouillard.—Ah ! il était temps ! La patience allait m'échapper ! Cette maîtrise de soi, ce constant effort sur soi-même, ça vous brise ! (*On frappe timidement à la porte* :) Qui frappe ?... est-ce vous, Thasie ?

Une voix humble.—Non, ce n'est pas Thasie.

Mme Mouillard, énervée.—Qui, alors ?... Répondez ! (*Silence.*) C'est trop fort. (*Elle ouvre la porte et se trouce nez à nez avec son mari.*) Comment ! c'est toi !... Je te croyais à ton bureau. (*S'agitant.*) Qu'est-ce qu'il y a donc ? Un accident ? Une lettre de mort ? Le feu à la maison ?

Mouillard.—Non ! non ! Rien de tout ça ! Seulement... je... je ne trouve pas mon chapeau !

Mme Mouillard, terrible.—As-tu juré de me rendre folle ?

Mouillard, immobile, pétrifié, n'ose ni avancer ni reculer ; à ce moment pathétique, Thasie entre, tenant une sorte de loque à la main.

Thasie.—Madame, je viens de trouver ça sous le buffet ; c'est-il à vous ?

Mme Mouillard, regardant à distance.—Ça, ma fille, c'est votre torchon de laine rouge pour les cuivres.

Mouillard, examinant de plus près.—Attendez donc ! attendez donc !... On dirait... Mais oui, je reconnais, ça m'a appartenu... C'est le képi de mes derniers vingt-huit jours... un képi de 4 francs 75... il est frais !

Mme Mouillard.—Eh bien ! qu'est-ce que tu attends pour filer ?... En voilà, un chapeau !

Mouillard, suffoqué.—Comment ! tu veux que je sorte sans pardessus, en cravate blanche, en frac... et avec un képi de soldat sur la tête ?

Mme Mouillard, dans le suraigu.—Va-t-en ! Va-t-en ! Va-t-en !

Mouillard, flairant l'attaque de nerfs.—C'est bon ! c'est bon ! je m'en vais ! (*Sur le palier, navré, il contemple le képi, le secoue, puis le met sur sa tête et descend lentement, mélancoliquement.*)—Si, par malheur, je rencontre un sergent de ville dans la rue, il va me flanquer au bloc !

CHARLES FOLEY.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Après une semaine de comédie, le Théâtre Français nous donne ce qui est pour ainsi dire "la vraie chose." L'on joue "Doris," cette semaine. C'est un drame de la vie domestique, à peu près semblable à "The Old Homestead" qui a déjà obtenu un si grand succès. Ces deux pièces sont placées parmi les plus pathétiques qui se soient jamais vues. Le personnel de cette semaine est très bien choisi. Eckert et Heck qui ont joué, la semaine dernière, au Keith's Théâtre, de New-York, font les frais du vaudeville. Les critiques du Metropolitan s'accordent à dire que ce sont les deux meilleurs musiciens du vaudeville de cette saison. Il y a aussi d'autres petites représentations.

LA MODE

1. *Robe garnie en plastron.*—On garnira la robe, en drap mode, de drap marron et de boutons en passementerie assortie. Sur le corsage plat, avec basque ronde, le plastron, monte jusqu'à la couture d'épaules. On le doublera de toile et de satinette et on le bordera d'un dépassant de drap brun de 1 pouce. Boutons bruns au bas du plastron disposé comme d'habitude, cachant les agrafes et portes des devants. Col-assiette en drap brun de 1¼ pouce et manche plate.

2. *Costume. Jaquette-sac et jupe pour dame âgée.*—Le dessin 2 représente un costume très pratique en lainage ou en soie, dispensant d'un corsage ajusté et même d'un corset. Boutonner la jaquette sur toute la longueur par de petits boutons de passementerie. Garnir d'un volant d'étoffe froncée de 3 pouces et de passementerie de même largeur sur le dos et les devants. Manche à gigot. Jupe de 128 pouces de tour à lés biaisés devant et des côtés et lés plissés derrière. Col blanc en ruban dentelle et petite coiffure de gaze de soie blanche à longues écharpes garnies de dentelle.

3. *Robe à revers.*—On doublera entièrement d'alpaga et de toile souple, seulement sur 15 pouces à l'intérieur. Faux-ourlet sur 3½ pouces de haut. Le corsage de doublure agrafe devant. Le jabot est fait d'une bande de soie de 9½ pouces, froncé du haut et du bas, cousue à droite et agrafant à gauche. Les revers du devant-blouse sont doublés de mousseline ou de toile et de soie et sont adaptés aux devants. Tendre à plat le dessus du dos et des petits côtés et garnir de tresse graduée se terminant en petites bouclettes à partir des épaules. Manche à gigot, ornée de même, avec petit bouffant et épaulette. Ceinture arrondie garnie de tresse, posée au bord du corsage où on la fixera, croisant de côté et fermant par des portes et des agrafes.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'OCTOBRE qui a eu lieu samedi, le 6 courant, a donné le résultat suivant :

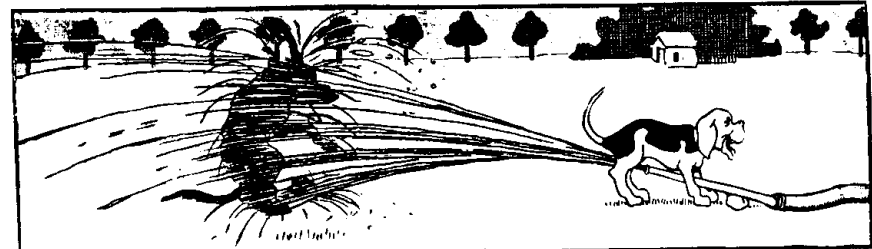
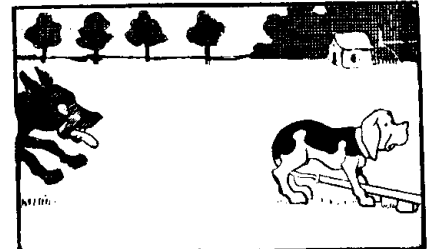
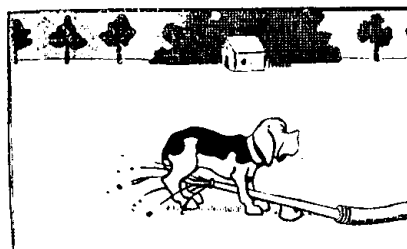
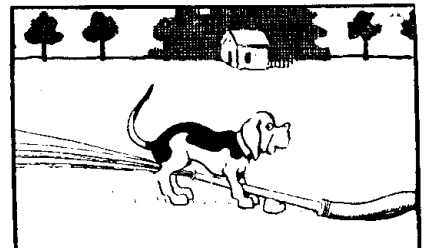
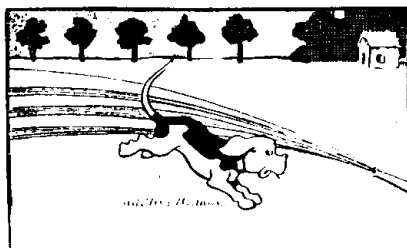
1 ^{er} PRIX	No	37,152....	\$50.00
2 ^e	No	9,321....	25 00
3 ^e	No	18,403....	15 00
4 ^e	No	46,874....	10 00
5 ^e	No	167....	5 00
6 ^e	No	7 035....	4 00
7 ^e	No	19....	3 00
8 ^e	No	25 950....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

316	9,264	20,071	26,812	34,424	42,576
1 285	10,174	20,306	27,271	34,910	42,807
1 743	11,729	20,782	28,538	35,053	43,201
2 176	12,540	21,345	29,135	35,449	43,582
2,443	12,728	21,950	30,263	36,213	43,749
3,015	13,014	22,148	31,432	37,161	44,132
3,178	13,209	22,379	31,729	38,520	44,373
3 710	13,832	22,503	31,984	39,752	44,910
4,275	14,127	23,131	32,155	40,134	45,671
5,180	14,563	23,457	32,417	40,438	46,143
5,412	15,081	23,914	32,843	40,710	47,516
5,744	16,157	24,142	33,120	41,127	48,817
6,576	17,342	24,571	33,563	41,615	49,324
7,150	18,920	25,137	34,317	42,123	49,412
8,918	19,424				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'OCTOBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

LE CHIEN RUSÉ ET LE LOUP AFFAMÉ



LES DEUX GOSSÉS

XV

L'ENFANT DE LA SOMNAMBULE

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

En sa qualité d'allié des Penhoët, il n'avait pas été un des derniers à accuser la pauvre Marthe Gérard, et il avait ainsi contribué au double malheur que nos lecteurs se rappellent.

Le couple Guidelvinec trouvait que ce n'était pas assez d'avoir causé la mort du marquis et de la marquise de Penhoët ; leurs misérables rancunes allaient se déchaîner désormais contre une nouvelle innocente, contre Hélène de Penhoët.

Le soir, au château, une douzaine de hobereaux du voisinage se rassemblèrent.

On comptait, à la table de whist, MM. de Kermenguy, de Kerandren, de Kergoulevant et de Keralouët.

Les autres assistants étaient des gentilshommes de moindre importance. Nous signalerons, simplement pour mémoire, la présence de M. le maire.

Deux fois par semaine, on célébrait à Guidelvinec, suivant les rites, les petits mystères du droit divin, entremêlés d'hymnes chouans et de gavottes compassées et solennelles.

Ces gens, qui appelaient le comte de Paris " Monseigneur," n'avaient rien oublié, ni rien appris. Ils voulaient ignorer que Philippe d'Orléans, Philippe-Egalité, avait voté la mort de son cousin Louis XVI, et ils ne se souvenaient plus des imprécations prodiguées par les purs, marchant sous l'étendard fleurdelisé, contre les aventuriers de la branche cadette, qui préféraient le drapeau tricolore.

Ce fut dans cette curieuse exhibition de fossiles que la vicomtesse de Guidelvinec, avant de condamner ses invités au silence exigé par le whist, dévoila les turpitudes de la comtesse de Kerlor.

Les gloussements de réprobation furent unanimes dans cette réunion antédiluvienne, et la vicomtesse reçut pleins pouvoirs pour la traduire.

Elle se mit à son bureau et écrivit la foudroyante missive qui suit :

*" Madame la comtesse de Kerlor,
en son château de Kerlor.*

" Madame,

" Il y a, malgré le regret que j'en éprouve, des moments dans la vie où je suis bien forcée de me rappeler que je suis votre sœur ; croyez que ce souvenir m'est très pénible ; mais le devoir m'oblige à protester de toutes mes forces contre le sacrilège que vous méditez.

" Vous étiez déjà la fable et la risée de toute la Bretagne ; vous mettez le comble à l'indignation générale en voulant que le dernier des Kerlor, de cette race aussi illustre que celle de mon mari, épouse la fille d'une femme perdue, qui a traîné aux gémonies le glorieux nom des Penhoët.

" Voilà à quoi l'on arrive infailliblement, madame, quand on a renié sa foi et son roy.

" Tous vos parents, tous ceux qui ont encore la faiblesse d'être vos amis, protesteront de toutes leurs forces contre ce mariage et j'adjure mon neveu, Georges, d'y renoncer, sous peine de la malédiction divine.

" Adieu, madame ; nous ne supposons pas que vous persisterez à nous infliger cette suprême humiliation.

" Vous auriez une trop lourde responsabilité à porter au jour du jugement dernier.

" VICOMTESSE DE GUIDELVINEC."

La lettre fut immédiatement mise à la poste, et au milieu de l'alégresse que donne la satisfaction du devoir accompli, les nobles débris qui l'avaient imposée commencèrent leur partie de whist.

Nos lecteurs nous permettront de quitter momentanément la Bretagne. Sans leur raconter aucune histoire rétrospective, le moment est venu de leur présenter deux personnages dont ils ont entendu fréquemment parler par La Limace et Zéphyrine.

Il s'agit de leur neveu, Claudinet, et de sa mère, la sœur de Zéphyrine.

Nous pénétrons chez Rose Fouilloux, dans le logement habité par la tireuse de carte, 37 bis, rue des Trois-Couronnes.

Rose avait une trentaine d'années ; au physique aussi bien qu'au moral elle ressemblait peu à sa sœur.

Elle était grande et paraissait forte ; mais son visage était fatigué ; ses yeux d'un bleu faïence ne s'animaient que devant sa table de travail ; alors, son regard avait réellement quelque chose de sibyllin ; mais quand Rose Fouilloux se trouvait seule, ses paupières retombaient lourdement.

Le visage était coloré ; il l'était même trop, bien que la tireuse de cartes fût très sobre, à cette époque ; ceci prouvera encore que Zéphyrine ne tenait pas de son aînée.

Les couleurs de Rose Fouilloux avaient cet éclat trompeur qui frappe l'œil du médecin et qui est l'indice d'une affection terrible : la tuberculose, le mal sans pitié qui fait tant de victimes et a remplacé les fléaux disparus d'un autre âge.

Rose ne savait pas qu'elle était poitrinaire ; elle n'avait eu encore que de rares accidents ; mais depuis quelque temps, depuis la naissance de Claudinet surtout, elle toussait beaucoup.

Elle venait de recevoir une cliente du boulevard Richard-Lenoir, une veuve cruellement éprouvée par une suite de malheurs de famille, Mme Midoux, cuisinière chez un grand industriel qui avait à Paris un dépôt de fontes malléables.

Rose Fouilloux avait trouvé dans le jeu de Mme Midoux quatre dames, ce qui annonçait qu'elle serait invitée prochainement à un mariage ; il y avait bien eu trois valets signifiant des cancanes ; mais les quatre sept renversés avaient été rassurants ; les intrigues n'aboutiraient pas.

La cuisinière était très satisfaite ; elle donna deux francs à Rose Fouilloux.

La consultation était terminée ; il ne reste plus en face l'une de l'autre ni cliente ni tireuse de cartes, mais seulement deux femmes qui s'entretenaient de leurs petites affaires.

— Comment va votre fils ? demanda Mme Midoux.

Rose Fouilloux eut un bon sourire et sa physionomie devint très douce.

Elle répondit :

— Depuis huit jours, je le trouve beaucoup mieux.

— Ah ! cela me fait plaisir.

— Je vous remercie, Mme Midoux.

— Vous comprenez, Mme Fouilloux, j'en ai perdu deux.

— Je vous plains... Si mon Claudinet m'était enlevé, je crois que je me jetterais à l'eau.

Et Rose devint toute tremblante.

— Allons ! allons ! fit la cuisinière, il ne faut pas avoir de ces idées-là... Le pauvre mignon est fragile, difficile à élever ; mais il tiendra de vous, il sera robuste... Seulement, attendez qu'il ait repris le dessus.

Rose répliqua :

— Comme je vous le disais, il paraît plus solide.

— Puis-je l'embrasser ?

— Il fait son somme.

— Alors je ne veux pas le réveiller. Ne le troublez pas dans son sommeil, ce chérubin... Marche-t-il ?

— Il commence à peine.

Et la tireuse de cartes poussa un gros soupir.

— Pensez donc ! à quatorze mois !... fit-elle... Oh ! il n'est guère avancé.

— Un peu de patience, le pauvre chéri a été très secoué.

La tireuse de cartes hocha la tête et poussa un soupir prolongé.

— Ça, c'est bien vrai... Il a eu tout de suite la coqueluche ; il a attrapé ça un jour que je le promenais sur votre boulevard... Me sentant fatiguée, je m'étais assise dans un des petits jardins, sur le bord du canal... Il y avait auprès de nous un enfant qui avait cette maladie-là... Quand je m'en suis aperçue, il était trop tard.

La cuisinière répliqua avec le geste fataliste des pauvres gens :

— Ben oui ! on ne peut pas savoir, n'est-ce pas !

— Après ça, sans compter la gourme, il a eu une toux de dents...

Quand il a percé ses œillères, est arrivée une fièvre qui l'a abattu complètement.

—C'était un si bel enfant quand il est venu au monde ! dit Mme Midoux.

—Ensuite, voilà qu'il a une bronchite.

—Ce n'est pas de chance tout de même.

—On en voit pourtant qui traînent les rues pieds nus, avec des guenilles, été comme hiver... Ils se portent bien ceux-là !

Rose Fouilloux ajouta avec amertume :

—C'est à se demander s'il y a un bon Dieu.

—Allons, mame Fouilloux, réprimanda doucement la cuisinière, une femme dans votre situation ne doit pas dire des choses comme ça... C'est quelquefois les enfants les plus difficiles à élever qui se portent le mieux plus tard... Vous êtes forte. Son père est un gaillard... Il n'y a pas de raison pour qu'il ne tienne pas de vous.

Le visage de la tireuse de cartes devint plus calme ; c'est si bon d'entendre quelqu'un essayer de dissiper vos angoisses maternelles ! La cuisinière regarda l'heure.

—Je me sauve, dit-elle, j'ai mon dîner à faire... J'ai douze personnes à table ce soir... Vous pensez !... Au revoir, mame Fouilloux... Vous souhaiterez le bonjour à M. Champagne.



En un clin d'œil il avait corrigé les trois lascars, qui avaient battu honteusement en retraite. (Page 462, col. 1.)

—Merci ! je n'y manquerai pas.
Mme Midoux se retira.

Rose se dirigea vers l'alcôve où Claudinet était couché.

La mère arriva juste au moment où l'enfant ouvrait les yeux. Il tendit vers elle ses petits bras.

—Me voici, mon mignon ! fit Rose dont le visage rayonna d'une joie sans mélange.

—Ma... man, ma... man, bégaya le bébé en agitant ses menottes.

Il avait dormi assez paisiblement pendant plus d'une grande heure.

Un peu de fièvre lui restait pourtant ; son front était en sueur et il avait sur les joues ces cruelles rougeurs qui trompent si cruellement les mères en leur donnant l'illusion de la santé chez leurs enfants.

La tireuse de cartes murmura avec besoin de s'abuser, de se rassurer, sans lequel la maternité serait un supplice :

—C'est encore des feux de dents... Il y avait ce matin un sept de pique renversé dans mon jeu.

Rose Fouilloux croyait aux cartes. Beaucoup de femmes qui exercent le même métier qu'elle, n'y apportent aucune conviction et se moquent de la crédulité de leurs dupes ; mais il y a des exceptions. Rose en était une.

Toute jeune, ses parents, banquistes, avaient voulu qu'elle fût somnambule ; la fillette n'avait pas contrarié son papa et sa maman mais elle s'aperçut bientôt que la vocation lui manquait.

On ne peut pratiquer loyalement le somnambulisme, à moins d'être réellement un sujet prédestiné.

Or, on n'en rencontre que très rarement, — si on en rencontre, — qui supporteraient un examen scientifique.

Le sommeil factice, provoqué par le fluide magnétique, est le plus souvent une grossière jonglerie.

Rose ne voulait pas tromper ou voler son prochain, elle renonça à l'entresort.

Elle entra en gages dans une grande baraque appartenant au plus riche des forains, celui qui dresse un véritable théâtre sur la place de Trône, à la foire aux pains d'épices.

Puis, lorsque Rose eut quelques économies, elle s'établit tireuse de cartes.

Elle s'exerça à lire dans les traités de cartomanie, elle dévora les ouvrages où il était question d'Etteila, de Mlle Lenormand, de Moreau, de Mlle Clément, de Julia Orsini, de Mlle Lelièvre, du fameux Edmond, etc.

C'était l'histoire de Mlle Lenormand qui captivait le plus Rose Fouilloux. Une femme qui comptait parmi ses clients Hoche, Lefèvre, Danton, Camille Desmoulins, Robespierre, Saint-Just, Barras, Joséphine de Beauharnais, la future épouse de Napoléon Ier, — car lui aussi consultait la pythonisse, — une femme qui avait prédit l'avenir à deux rois, Louis XVIII et Louis-Philippe, semblait à Rose l'incarnation la plus parfaite de la devineresse.

La mère de Claudinet était donc réellement convaincue lorsqu'elle expliquait l'avenir par les cartes, qu'il s'agit du grand jeu ou du petit jeu, des réussites, patiences ou tarots.

De même que sa plus illustre devancière, Rose, au milieu de prédictions trop énigmatiques, trop banales ou trop incohérentes, était tombée juste plusieurs fois.

Elle avait un jour prédit un héritage d'une vingtaine de mille francs à la crémière de la rue de l'Orillon.

Elle avait affirmé très exactement à l'épicière de la rue d'Angoulême qu'elle épouserait le distillateur de l'avenue Parmentier.

Toutes ces prévisions s'étaient réalisées à la lettre ; aussi Rose Fouilloux avait-elle bénéficié d'une réclame qui ne paraissait pas mensongère et, en tous cas, n'était pas coûteuse.

Elle avait été forcée de s'installer plus grandement. Nos lecteurs se souviennent que la tireuse de cartes avait signalé ses agrandissements dans la lettre adressée par elle, poste restante à Brest, à sa sœur Zéphyrine.

Entre parenthèses, ajoutons que Rose n'était pas très fière de sa cadette.

Elle connaissait l'esprit obtus de la somnambule et savait son funeste penchant à l'ivognerie. Rose déplorait que sa sœur lui ressemblât si peu, et, par respect humain, elle en parlait le moins souvent possible.

Cependant, la mère de Claudinet avait trop le sentiment de la famille pour abandonner Zéphyrine. Elle lui rendait quelques services, dans la mesure de ses moyens, en l'engageant toutefois à travailler et à se faire une position sérieuse et durable.

Claude Fouilloux, que par un gracieux diminutif la cartomanie appelait Claudinet, était un joli petit blondin dont les cheveux avaient des tendances à boucler. Ses yeux étaient plus bleus et plus limpides que ceux de sa mère.

Rose prit son fils, étancha les gouttelettes de sueur qui perlaient aux tempes de l'enfant, et lui fit sa toilette.

Claudinet restait bien sage ; il avait même de petits éclats de rire quand sa maman le chatouillait un peu.

Tout en débarbouillant ou en peignant le bébé, Rose lui tenait un discours que celui-ci semblait comprendre, car il paraissait intelligent, malgré sa croissance laborieuse :

—Il faut être beau, disait la tireuse de cartes, pour embrasser papa quand il va venir... Plus tard, il achètera des gâteaux à son chéri... Bébé aime bien son papa ?... Il aime bien sa maman ?... Allons, faites une risette... Embrassez-moi... Encore... Embrassez-moi à pincettes... C'est bien !... On est content de vous, petit démon... Restez un peu tranquille pendant qu'on vous passe votre belle robe.

Claudinet continuait à faire preuve d'une sagesse exemplaire.

La maman lui donna un gros baiser sur chaque joue.

Derrière le groupe une voix retentit :

—On ne s'embrasse pas les uns sans les autres.

Un homme entra, un sapeur-pompier.

Rose eut un soubresaut. Elle se retourna :

—Que tu es bête, François, de nous faire une peur pareille.

—Toi ! t'es effarée, riposta le nouvel arrivant, c'est possible, mais Claudinet ne l'est pas. . . . Tiens ! rien que de me voir, il rigole. . . . Petit gosse, va !

Le pompier embrassa son fils en lui prenant la tête très délicatement ; l'enfant lui entoura le cou, faisant tomber le képi de petite tenue que portait crânement sur l'oreille l'auteur de ses jours ; et pendant plus d'une minute, la chambre fut emplie d'une bonne grosse gaieté.

Claudinet tirait les moustaches de son papa qui ne se lassait pas de baiser ses petites joues satinées.

—Tu vas m'en laisser, dit Rose avec un accent de jalousie maternelle.

—Avec ça que tu pensais à m'en laisser, toi ! . . . Il a une fière mine, le petiot ; ce coup-ci, c'est pour de bon ! Il va pousser à vue d'œil.

François Champagne était un grand garçon de vingt-quatre ans, une de ces bonnes natures dont on lit tout de suite la franchise sur la physionomie ouverte et souriante. C'était un Bourguignon, de Chalon-sur-Saône, ou plutôt de Saint-Jean-des-Vignes, localité aux portes de cette dernière ville ; son visage arborait les couleurs bon teint d'un fils de vigneron.

Il n'était pas beau comme un Adonis, mais il le savait et prétendait avec raison qu'il vaut mieux être brave homme que joli.

La figure était intelligente ; les yeux n'étaient pas dépourvus de malice ; ce qui manquait à François Champagne, c'était l'instruction.

On n'avait pas eu le temps de l'envoyer beaucoup à l'école, là-bas.

Un pays ne s'appellerait pas Saint-Jean-des-Vignes s'il ne possédait pas de nombreuses treilles ; François avait travaillé comme vigneron dès qu'il avait été assez haut pour atteindre les ceps.

Après avoir passé quelque temps dans la ligne, il était entré dans le corps des pompiers.

Un soir qu'il était en permission et qu'il flânait dans la rue Claude-Vellefaux, près du canal Saint-Martin, il avait vu une femme se débattre contre trois mauvais drôles qui l'insultaient.

Le sang généreux de François n'avait fait qu'un tour ; il était tombé sur le bréclan de voyous, et comme il possédait admirablement la boxe, sans compter le chausson marin, qui n'avait plus de secrets pour lui.—un sapeur-pompier est toujours fort en gymnastique,—en un clin d'œil il avait corrigé les trois lascars, qui avaient battu honteusement en retraite, trouvant suffisant le compte individuel qu'ils avaient reçu.

La femme que François Champagne avait ainsi protégée était Rose Fouilloux.

François offrit son bras et reconduisit la tireuse de cartes chez elle.

Il trouva que c'était une très belle femme et il en rêva pendant plusieurs nuits.

En vertu de la loi des contrastes, la jovialité de Champagne plut tout de suite à Rose, dont le caractère n'était pas souvent expansif.

Lui, le malin, vit tout de suite de quoi il retournait et manœuvra en conséquence.

Des relations d'amitié ne tardèrent pas à s'établir entre eux. Au bout de deux mois, Rose Fouilloux était la femme de François Champagne.

Claudinet fut le fruit de cet amour.

—J'ai faim ! s'écria François.

Il possédait un robuste appétit. Son coup de fourchette faisait plaisir à la tireuse de cartes.

—Nous allons dîner, répondit Rose. . . . As-tu la permission de dix heures ?

—Bien sûr, répliqua le troupier en se dandinant un peu et en balançant les bras ; je t'avais dit que je l'aurais. . . . Les chefs ne me refusent jamais rien, quand le service ne doit pas en souffrir.

—Parce que tu es un bon sujet, dit la mère de Claudinet avec orgueil.

—Dame ! on fait ce qu'on peut.

Il reprit avec son large sourire :

—Tu me flattes ! . . . T'as donc envie de m'emprunter quelque chose ?

Ce fut elle qui se mit à rire.

—Pa. . . . pa ! . . . pa ! . . . pa ! . . . répétait Claudinet.

Et ses menottes cherchaient encore à atteindre le képi pour le plaisir de le flanquer par terre.

François gonfla ses joues, cherchant à avoir l'air un peu croquemitaine :

—Veux-tu laisser mon loupion tranquille, satané moutard ! . . .

Tu ignores donc qu'il ne faut pas détériorer les frusques du gouvernement ? . . . Tu veux que ton infortuné père couche au bloc ?

Il prit l'enfant sur ses genoux et le fit sauter en chantant très fort une chansonnette.

Rose Fouilloux laissa François et Claudinet prendre leurs ébats et alla tremper la soupe qu'elle avait mise au feu, pendant que Mme Midoux était là.

Le couvert était déjà installé dans la minuscule salle à manger, meublée de noyer ciré.

—Ça y est ! cria Rose.

—A la soupe ! répondit François Champagne, comme s'il était à sa caserne et entendait la bienheureuse sonnerie du clairon de semaine.

Et il campa son fils à califourchon sur ses robustes épaules pour passer dans la salle à manger.

Bébé avait une chaise haute, dont la tablette mobile s'assujettissait avec une cheville.

Il ne devait pas partager la julienne de ses parents ; M. Claudinet avait sa panade à part où sa mère n'avait oublié ni le lait ni le beurre.

L'enfant n'était sevré que depuis un mois ; il digérait assez bien les choses légères, ce qui achevait encore de rassurer sa maman.

—Il a un bon estomac, disait-elle, c'est le principal.

Son papa, lui, déclarait que son fils deviendrait un vrai luron ; le contraire semblait impossible au Bourguignon solide, qui n'avait jamais été malade, et ne paraissait pas du tout avoir envie de l'être.

XVII

LES CARTES

En se promenant de long en large le sapeur-pompier arriva près de l'alcôve où était installé le petit lit de Claudinet.

Tout le logement était très propre ; Rose Fouilloux avait une femme de ménage qui venait le matin, balayait partout et nettoyait le local ; mais il était bas de plafond.

L'air, ce fluide vital, n'entraît que parcimonieusement dans ce logis exigu.

La tireuse de cartes s'était installée dans un quartier de travailleurs ; les pièces y sont généralement étroites.

Il aurait fallu à Rose et à son fils la campagne, ou tout au moins les environs de Paris.

Peut-être était-il temps encore ! La nature remplacera toujours avantageusement les médecins et les pharmaciens : mais Rose Fouilloux, comme toutes les créatures minées sourdement par l'horrible mal dont elle souffrait, ne se rendait pas un compte exact de sa réelle situation.

François s'avança sur la pointe du pied.

A ce moment la mère et l'enfant se mirent à tousser ensemble.

—Quoi donc ! fit Champagne, on a avalé de travers.

—Ce n'est rien, répondit Rose, au milieu d'une quinte, c'est de l'irritation.

Elle ne pensait pas à elle, mais ses regards s'étaient fixés anxieusement sur son fils.

Claudinet, qui tombait de sommeil, s'endormait malgré la petite toux sèche qui menaçait ses frêles poumons, et qui d'ailleurs cessa au bout de quelques instants.

—En voilà pour jusqu'à demain matin, dit François, redevenant épanoui.

—Je l'espère, répliqua la maman. . . . Nous avons eu assez de nuits agitées pour que nous trouvions enfin le repos, Claudinet et moi.

—Oui, ce sera bien votre tour, fit le pompier.

Elle le contempla avec une inquiète sollicitude.

—Toi, continua Rose, tu vas dormir aussi bien tranquillement dans ton lit à la caserne.

—A moins d'une corvée, objecta Champagne.

La tireuse de cartes, à ces mots, se sentit oppressée, et ses yeux s'attristèrent de nouveau.

Elle savait que dans l'héroïque métier de son mari les alertes étaient continuelles, aussi bien le jour que la nuit.

A chaque instant, tous ces braves garçons étaient exposés à marcher et à risquer leur vie. Ils ne paraissaient pas du tout s'en douter.

Au retour du sinistre qu'on était allé combattre, il manquait plus d'un pompier à l'appel.

Rose tremblait toujours en pensant à la témérité de François ; il n'avait peur de rien.

Inconscient au milieu du plus affreux danger, il gardait son sourire de fils de la Bourgogne, qui croit toujours faire un peu la fête.

Rose savait tout cela, parce qu'elle avait prié quelquefois François de lui amener un camarade à dîner.

Adroitement, la tireuse de cartes questionnait le collègue de son mari.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

SOUFFRANCES INUTILES

Que de souffrances, que d'ennuis on s'éviterait en prenant quelques doses de *Baume Rhumal* au premier symptôme de grippe. Remède actif, sûr, et sans rival. 25c partout.

CHOSSES ET AUTRES

—Londres a 1,380 milles de rues ; Paris 600 et New-York 575.

—La giraffe est probablement le seul animal de la création qui ne puisse émettre aucun son.

—Bon père, bon époux, disent les épithètes. C'est au cimetière qu'on voit les meilleurs ménages.

SUIVEZ L'EXEMPLE

Ne vous désolerez pas, si l'on arrive de contracter un rhume, le *Baume Rhumal* vous guérira. Seulement 25 cts la bouteille.

—Dans quelques temples hindous, la collecte est faite par un éléphant qui fait le tour de l'assistance avec un panier.

IL N'EN MANQUENT PAS

Les médicaments ne manquent pas pour le soulagement des malades ; mais pour la guérison de ceux qui toussent le *Baume Rhumal* est sans rival. En vente partout.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agit également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte lueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner : si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 ; ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
334 Dearborn St., Chicago.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS,** No, 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

La fille, l'épouse, la mère

Ces trois degrés dans la vie de la femme, touchent à des matières de la plus grande importance. Le monde doit beaucoup à celle qui porte le nom de mère ; l'homme doit beaucoup à celle qui porte le nom d'épouse ; l'épouse et la mère dans la jouissance d'une santé parfaite doivent beaucoup à la fille qui, dans l'histoire du temps devient la mère de tous.

L'affection dominante aujourd'hui parmi son sexe est la FAIBLESSE FÉMININE, qui peut être le résultat d'un accident, ou bien héréditaire. Dans l'un ou l'autre cas, le traitement recommandé ici s'applique.

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

sont la plus grande œuvre du siècle, soulageant les souffrances de cette nature. Où est la femme qui ne préférerait pas vivre dans la jouissance complète de la vie, que d'être une victime des tortures de ce mal ? Les Pilules Rouges du Dr Coderre n'ont qu'une mission : GUÉRISON DE LA FAIBLESSE FÉMININE et ELLES L'ACCOMPLIRONT.

Ecrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux États-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dept. Médical, B. P. 2306, Montréal.

La Banque Ville-Marie

AVIS EST PAR LE PRÉSENT DONNÉ qu'un dividende de **Trois pour Cent** pour le semestre courant, équivalant à six pour cent par année sur le capital payé de cette institution, a été déclaré et que ce dividende sera payable aux bureaux d'affaires de la Banque en cette ville, le et après le

MERCREDI, 1er jour de Décembre prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 16 au 30e jour de Novembre prochain, ces deux jours inclus.

Par ordre du Bureau
W. WEIR,
Président et gérant général.
Montréal, 19 Octobre 1897.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidé-commiss.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL
Achète des débiteures et autres valeurs désirables.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épiciers. Echantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LA LIBRAIRIE

ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUÈSEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAYANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE

54,000
PAR JOUR

**BON MARCHÉ
INCOMPARABLE**

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.
Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.
Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.
Serge nuancée shot, vendue 35c ; tant qu'il y en aura, 11½c.
Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.
Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.
Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.
Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.
Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.
Toile à rouleau, carreaütée, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.
Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.
Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.
25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.
Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.
Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.
Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.
Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.
Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.
Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.
Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.
Fèves vertes, 10c, pour 5c.
Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.
Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.
Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.
Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.
Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.
Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.
Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.
Boiler No 9, 75c, pour 33c.
Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.
Terrines à lait, de 6c, pour 3c.
Assiettes, de 5c, pour 2c
Porte-peignes, de 10c, pour 4c.
Lavettes, de 6c, pour 3c.
Brosses à plancher, de 10c pour 5c.
Verres à bière, de 8c, pour 4c.
Lampe complète de 35c, pour 19c.
Assiettes à beurre en cristal, 2c.
Plats à mains, de 15c, pour 7c.
Porte-pousière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance :

L. A BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

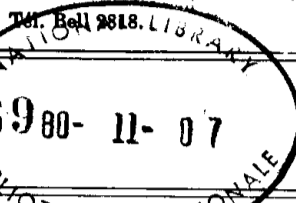


**Fausse dents
SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.



Pour les Hommes Élégants

Merceries modernes, à des prix modernes, bon marché pour la qualité supérieure, le bon goût et la nouveauté

Chapeaux pour hommes, Chemises blanches, à ordre ou toutes faites, Chemises de couleur, à ordre ou toutes faites, Gants, Cravates nouvelles, Corps et Caleçons, Collets, Manchettes, Mouchoirs de Soie, Bretelles, Parapluies, etc., etc.

Un grand assortiment de Fourrures.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITE LIMITEE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l' de la Sculpture
Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouinet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec ... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osius Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 0	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Edras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITE LIMITEE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Gilets et Collerettes de dames

Ces trois offres merveilleuses spéciales en fait de gilets et collerettes de dames vous forceront de constater le fait que le gros magasin crée des nouvelles marchandises d'une valeur non surpassée au Canada.

Gilets à des prix bas spéciaux

Chic nouveaux gilets en cheviotte anglaise noire, double chaîne, fini rude, devant croisé, boutonnant jusqu'au cou, collet haut, nouvelles manches avec manchettes, dos d'habit, triple couture, grandeurs 32 à 40, mesure du buste, pour dames. Prix spécial, \$4.35.

Nouveaux gilets en drap beaver box grun, drab, nouveau vert, bleu marin et noir, devant croisé, boutonnant jusqu'au cou, jolis boutons de perle, dos d'habit, nouveau collet et poches, doublés de soie or et brun, pour dames. Prix spécial aujourd'hui, \$10.95.

Nouveaux gilets noirs pour dames, depuis \$2.45.

Collerettes Golf

Nouvelles et élégantes Collerettes Golf en mélange de tweed écossais gris et noir, doublures carreaütées, nouveaux capuchons, garnies de boutons de perles, bonne largeur, très bien finies, 34 pouces de longueur, prix spécial d'aujourd'hui, \$6.45.

Nouvelles Collerettes Golf à la mode, pour dames, depuis \$1.95.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Chapeaux garnis

Un chic chapeau de promenade, les plus belles nuances, très bien garni de ruban de soie et plumes ; choisissez la nuance que vous aimez le mieux et nous vous le garnirons en très peu de temps. Notre prix spécial est \$1.75.

Chapeaux de feutre, des derniers goûts garnies de velours et oiseaux, pour dames. Notre prix spécial est \$2.50.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Etoffes à Robes de Couleurs

Nouveau Drap Giamonde avec patrons noirs bouclés soulevés sur fond variable, spécial à 69c.

Nouveau Drap Cortona soie et laine fond foncé, entretissé de soie de couleur brillante, forme petite tache polka, 85c.

Nouvelles étoffes à robes carreaütées des Pays Bas, en une splendide variété de couleurs choisies, avec bordures bouclées de couleur à l'avenant, très à la mode, \$1.05.

Nouvelles Soies

Nouvelles soies artistiques pour draperies en une variété infinie de couleurs les plus nouvelles et d'élégants dessins, 70 cents.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame